

ASSÉCHER  
LE TERRAIN  
MARÉCAGEUX  
DU  
JIHADISME

FRANÇOIS MASTRANGELO

ASSÉCHER  
LE TERRAIN MARÉCAGEUX  
DU JIHADISME

RENSEIGNEMENT & RAISON POLITIQUE



Raymond Aron:

«L'existence humaine est dialectique, c'est-à-dire dramatique, puisqu'elle agit dans un monde incohérent, s'engage en dépit de la durée, recherche une vérité qui fuit, sans autre assurance qu'une science fragmentaire et une réflexion formelle.»<sup>1</sup>

## PROLOGUE

Accusée de réglemmentarisme, jetée en pâture aux grossièretés de populismes symétriques, amputée du Royaume-Uni, confrontée à l'impéritie et à l'imprévisibilité d'un Trump, menacée par la malignité, le cynisme et l'expansionnisme agressif d'un Poutine, à la merci du chantage exercé par un Erdogan, minée par les agissements factieux du Groupe de Višegrad, sans forces armées unifiées, sans politique étrangère cohérente...

— Que pèse donc l'Europe aujourd'hui?

---

<sup>1</sup> Raymond Aron, «Introduction à la philosophie de l'Histoire» / Éd. Gallimard, 1938 / p.350

Élevée sur les ruines de la Seconde guerre mondiale, la construction européenne a su conjurer le risque de rapports de force suicidaires entre nations, – mais seulement entre nations européennes... En dehors de l'UE, la paix continue souvent de reposer sur des équilibres précaires.

— Le coup de force de la Russie en Crimée est là pour nous rappeler abruptement à cette vérité élémentaire.

Au classique des guerres de puissance se mêle aujourd'hui l'inédit des formes dégradées de la Guerre. Issues de la débilitation, voire de la dissolution d'États étrangers, ou bien nourries par les excès de pouvoir dans lesquels s'illustrent les «démocraties» que nous soutenons, ces formes dégradées constituent à notre endroit un péril d'autant plus pernicieux qu'il est de nature hystérique. Que des États comme l'Afghanistan, l'Irak ou la Libye perdent la capacité d'exercer leurs prérogatives régaliennes; à l'inverse, que des régimes autoritaires, corrompus et sanguinaires – la Syrie, la Turquie – s'érigent en «remparts contre le jihadisme», tout en le suscitant clandestinement, et c'est ipso facto notre propre sécurité qui se trouve atteinte!

Quand bien même elle entreprendrait de réduire — et avec quels moyens? — les sanctuaires jihadistes en vue de colmater les premières brèches ouvertes dans l'ordre international, l'Europe serait amenée à composer avec une mosaïque de partenaires régionaux des plus douteux, tout en focalisant sur elle-même un ressentiment savamment exacerbé par la rhétorique jihadiste.

Ne nous leurrions pas! La guerre qui nous échoit en partage n'a plus vocation à nous plier à la volonté politique de l'ennemi, classiquement; la violence exogène de l'attentat a désormais pour fonction de déclencher dans les murs de la Cité un processus de destruction politique endogène: en nous lançant dans une guerre inconsidérée, hâtivement étiquetée «antiterroriste», telle qu'elle suscite une campagne liberticide de suspicion néo-maccarthyste généralisée, et qu'une surenchère de mesures d'exception (inefficaces à prévenir l'attentat redouté) finisse par saper le socle du droit sur lequel reposent nos démocraties.

Inédit, ce type de belligérance nous projette dans une ère d'indéfinitude, quant à l'étendue et quant à la durée, à telle enseigne qu'est ubiquitaire la menace terroriste; qu'elle ne répond à aucune idéologie; qu'on ne saurait terrasser un ennemi acéphale et protéiforme, ni conclure avec ce fantôme aucun traité qui puisse mettre fin aux hostilités.

— Les formes dégradées de la Guerre, qui commencent à peine de nous atteindre, annoncent le renversement du rapport établi par Clausewitz entre l'apodicticité de la Raison politique et l'instrumentalité de la Guerre.

Maintenant que, nolens volens, la guerre qui nous échoit en partage passe les bornes étroites du champ de bataille; qu'elle insinue ses produits détritiques partout où elle rencontre

des porosités ouvertes<sup>2</sup>, LA DÉCISION dont nous sommes susceptibles gît en amont de la factualité, dans le champ de l'intelligence anticipatoire, i.e. dans la performance d'un Renseignement qualitatif devenu cardinal.

— Eu égard aux enseignements de Clausewitz, il importe que ce RENSEIGNEMENT QUALITATIF procède de la RAISON POLITIQUE.

Faute d'une diplomatie proactive et de bon aloi à l'adresse du monde arabo-musulman, nous serions voués à une cécité fatale. Privés de ses lumières, nous serions alors plongés dans une intrication de guerres inintelligibles et incontrôlables, condamnés de surcroît au pain amer d'attentats quotidiens.

---

---

<sup>2</sup> — i.e. un système de lacunes communiquant entre elles —

Première partie:

QUALIFIER LA GUERRE QUI NOUS ÉCHOIT

## 1 / L'ILLUSOIRE CONTENTION DE LA GUERRE

### 1a / LA CADUCITÉ DU CANON WESTPHALIEN

Toute guerre porte l'empreinte singulière d'une époque historique, des groupes qu'elle oppose, des enjeux au nom de quoi elle éclate; mais toute guerre peut aussi s'appréhender diachroniquement, comme un stade dans le cours d'une évolution. Ainsi l'histoire de la Guerre s'écrit-elle comme un palimpseste où des survivances anachroniques transparaissent à travers une forme devenant canonique, le plus souvent commandée par l'innovation militaire, ou par le chambardement de l'espace politique.

Aujourd'hui, la plupart des historiens regardent les traités de Westphalie (1648) comme préfigurant l'État-nation moderne, voire l'équilibre politique européen actuel. Ces traités dénotaient la volonté de désacraliser le Politique, et s'inscrivaient dans un processus de sécularisation, propre aux temps modernes.

En même temps que s'effaçaient les marques de la féodalité; que de nouveaux clivages se précisaient dans l'enceinte de l'État, l'ordre interétatique se métamorphosait. La génération et la pérennisation d'armées professionnelles aux ordres du Prince, leur commandement centralisé et la codification de leur emploi, ces traits neufs mettaient un terme à l'un des volets principaux du contrat vassalique, l'*auxilium féodal*.



Supplantant les différends politico-confessionnels qui avaient ruiné l'ordre composite du Saint Empire romain germanique – «cujus regio ejus religio» –, une Europe inédite s'ébauchait, laquelle, parce qu'elle mettait en présence des blocs homogènes autoréférents, et qu'elle fondait leur équilibre sur des coalitions censées pondérer toute velléité hégémonique, portait en germe des affrontements nationalistes, des guerres d'empire, des antagonismes de blocs.

Jean Dufourcq:

«Beaucoup pensent que l'intermède historique que nous vivons depuis la fin de la Guerre froide nous fait sortir d'un âge stratégique particulier, commencé il y a plusieurs siècles.» (...)

«En réalité, on peut dire que la vieille grammaire stratégique classique semble désormais obsolète. Cette syntaxe se déclinait en une planification d'objectifs de long terme qui nécessitait une ample manœuvre stratégique via des modes d'action directs et indirects, qui impliquaient des batailles décisives. Cette manœuvre s'achevait normalement par une victoire plus ou moins complète, par défaite d'un adversaire identifié dont on avait affronté la volonté dans "une montée aux extrêmes calculée sur le point de rupture supposé".»<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Jean Dufourcq, «Penser la guerre au XXI-siècle: Des combats sans guerre?» / 3. «De nouveaux paradigmes» / in «La fin des guerres majeures?», ouvr. collect. sous la direction de Frédéric Ramel et de Jean-Vincent Holeindre / Éd. Economica-IRSEM, 2010 / p.67

## 1b / «LA PAILLE DES MOTS POUR LE GRAIN DES CHOSES»<sup>4</sup>

Jean Dufourcq a rappelé comment la catastrophe de deux guerres mondiales avait incliné les puissances occidentales à corseter la conflictualité interétatique au moyen d'un appareil de contention juridique (charte des Nations-Unies, institutions de Bretton Woods, accords OMC, contrôle des armements, etc.), ce, dans l'espoir que plus aucun casus belli ne vînt troubler le concert des nations. Cet irénisme juridique s'est ensuite cuirassé d'une suprématie technologique en matière d'armement, et l'on a supposé à l'exorbitante destructivité de cet arsenal pléthorique une vertu de dissuasion péremptoire!

— C'était chasser la fatalité de la Guerre vers des niches inconnues de nous: hors le droit occidental, hors les catégories bien closes dont, naïvement, nous avons cru détenir la clef.

Le carcan où se sont enfermées les grandes puissances, leurs prétentions normativistes, la présomption militaro-industrielle censée les blinder, tout ceci a conduit à la confection de scénarios sclérosés: extensions de situations déjà vues, ils méconnaissaient la mutabilité essentielle de la Guerre.

Une fois tombé en poussière le binarisme simpliste de la Guerre froide, le mot de «crise» est venu dire la vastitude de notre misère intellectuelle et l'ampleur de notre désarroi. C'est ainsi que nous plaquons, à tout bout de champ, ce mot passe-partout sur des situations volatiles qui nous échappent.

---

<sup>4</sup> Gottfried Wilhelm Leibniz

En cent exemples comme en un, l'histoire de la Guerre enseigne l'inaccessibilité d'une intelligence de type nomothétique; aucune tautologie n'a encore été énoncée qui eût épuisé identiquement toutes les expressions phénoménales de la guerre.

— La cristallisation d'une doctrine d'emploi ne peut conduire qu'à l'établissement d'un format stérile qui, éliminant tout imprévu, bannit du même coup la possibilité de l'invention, à commencer par l'inventivité qu'il faut impérativement prêter à l'ennemi!

#### 1c / LA FORCE DE CLAUSEWITZ

De la Guerre, Clausewitz savait ce qu'en valait l'aune. Il a su dire la platitude pédantesque, la difficulté théorique, les limites de la théorie, la solitude du commandement. Sa vie durant, il s'est interrogé sur le lien entre la phénoménalité brute de la Guerre et la conceptualité relative dont elle était susceptible.

La force de la praxéologie clausewitzienne est d'intégrer l'Inédit dans l'appréhension de la Guerre, de conférer à LA DÉCISION un statut cardinal, tellement qu'elle s'exerce de l'expérience de la Guerre à sa conceptualisation.

Un «zoom» imaginaire de la pensée de Clausewitz ferait ainsi apparaître la solitude du jugement, qui tranche, nonobstant l'aveuglement de la haine et le brouillard de l'incertitude; le choc des armes, qui dit crûment la réalité du rapport des forces; l'apodicticité de la Raison politique et l'instrumentalité de la Guerre; enfin, l'économie du risque narratif, qui consiste à opérer le départ entre l'essentiel et l'anecdotique.

#### 1d / LA GUERRE EST UN JARGON

L'intelligence de la Guerre est une interface instable, livrée à d'incessants renversements, pour cette raison que la malignité s'y trouve tramée avec la volonté d'imposer à l'autre sa loi. Est-on parvenu à une vision claire de la situation, la dynamique intrinsèque de la Guerre disperse la poignée de variables ayant jeté sur le théâtre des opérations une lueur éphémère.

Général Vincent Desportes:

«Le système-guerre est complexe en raison de l'imprévisibilité potentielle des comportements; il n'y a pas ce déterminisme latent qui permettrait à une intelligence assez puissante de prévoir par le calcul l'évolution du système.» (...)

«Par elle-même, en aval, la tentation de la réduction du complexe au simple est potentiellement dangereuse. Car le simple est toujours le simplifié, le simplifié par mise à l'écart de ce qui est justement difficile à comprendre: l'imprévisible.»<sup>5</sup>

L'inédit de la Guerre pourrait être vu comme l'expression chaotique de deux forces antinomiques:

a) L'APPRENTISSAGE INTUITIF D'UN LANGAGE NOUVEAU, puisque les deux antagonistes sont contraints d'oser des heuristiques en vue de discerner la «grammaticalité»<sup>6</sup> des phrases essayées;

b) LA TRANSGRESSION DE LA RÈGLE PRESENTIE, puisque chacun des antagonistes est prêt à tout pour surprendre la stratégie de l'autre, par la ruse et par la violence, dans le dessein de s'assurer un avantage décisif.

Toutes les trajectoires heuristiques des antagonistes tendraient ainsi vers UN CODE implicite, sans qu'aucune puisse jamais atteindre à ce cœur, constamment déviées qu'elles seraient par de multiples violations de la règle, et par l'intromission de calculs rétroactifs.

---

<sup>5</sup> Vincent Desportes, «Décider dans l'incertitude» / 1<sup>ère</sup> partie: «L'Incertain dans l'action militaire» / Éd. Economica, Paris, 2007 / p.13

<sup>6</sup> Cf. Clausewitz: «La guerre n'a jamais été qu'une autre forme de pensée et d'écriture adoptée par les rapports politiques, qui possède, certes, sa propre grammaire, mais non pas une logique à elle.» (Cf. cit. complète, plus loin dans le texte.)

Mutatis mutandis, dans le sillage de Josette Rey-Debove, on pourrait assimiler la Guerre à UN JARGON. Tout jargon «périme le corps des tautologies ou jugements sémiotiques, et fait changer les valeurs de vérité», nous dit Josette Rey-Debove.

Josette Rey-Debove:

«LE JARGON obéit donc à une nécessité de recherche et d'expression: il établit de nouvelles distinctions, ou déplace les distinctions qu'il matérialise dans des signes. C'est l'une des fonctions du langage que de déborder le code pour se recoder lui-même.»

«— Le moment créateur est hors code, et la phrase qui l'exprime est inacceptable; cette asémantique de courte durée est seule garante de l'évolution du langage qui fait un saut aveugle dans l'inconnu.»

## 1e / LA DÉSIGNATION DE L'ENNEMI

En 1965, Julien Freund montra crûment l'étendue de l'aberration pacifiste: en dernier ressort, la désignation de l'ennemi n'était point notre prérogative, mais celle de l'ennemi, — irréductiblement. Qu'il s'obstinât à nous clouer d'un regard prédateur; qu'il s'acharnât à vouloir nous exterminer, sans égard pour nos protestations d'amitié, nos dispositions pour la paix ou notre aptitude au dialogue, — de facto, nous étions l'ennemi!

---

<sup>7</sup> Josette Rey-Debove, «Du bon usage du jargon» / in «Le Bulletin E.H.E.S.S.», mars 1980 / Cit. du Grand Robert

À ce sujet, Pierre-André Taguieff rapportait cette anecdote tragi-comique.

Pierre-André Taguieff:

«Lors de sa soutenance de thèse, le 26 juin 1965, Freund eut un dialogue avec Jean Hyppolite, dont la teneur constitue un bon indice des réticences manifestées par de bons esprits vis-à-vis de l'opposition ami-ennemi. S'adressant au candidat, Hyppolite lui lança: "Reste la catégorie de l'ami-ennemi définissant la politique.<sup>°</sup> Si vous avez vraiment raison, il ne me reste plus qu'à cultiver mon jardin."»

«À quoi Freund répliqua: "Écoutez, Monsieur Hyppolite, (...) je crois que vous êtes en train de commettre une (...) erreur, car vous pensez que c'est vous qui désignez l'ennemi, comme tous les pacifistes. Du moment que nous ne voulons pas d'ennemis, nous n'en aurons pas, raisonnez-vous. Or c'est l'ennemi qui vous désigne. Et s'il veut que vous soyez son ennemi, vous pouvez lui faire les plus belles protestations d'amitié. Du moment qu'il veut que vous soyez l'ennemi, vous l'êtes. Et il vous empêchera même de cultiver votre jardin!"»<sup>°</sup>

---

<sup>°</sup> Freund voyait trois présupposés au Politique: le rapport entre commandement et obéissance; le rapport entre privé et public; le rapport entre ami et ennemi.

Accessoirement, notons que la terminologie française ne permet pas de distinguer l'ennemi privé de l'ennemi public, au contraire du latin qui désigne l'ennemi privé par le terme «INIMICUS», et l'ennemi public par le terme «HOSTIS».

<sup>°</sup> Pierre-André Taguieff / Postface à la thèse de Julien Freund, «L'Essence du Politique» / Éd. Dalloz, Paris, 2004, version de 1965 / pp.854, 855

— Ce qui est vrai de la désignation de l'ennemi ne le serait-il pas du modus operandi? Il est peu probable que l'ennemi nous comble en nous livrant la guerre à laquelle nous sommes prêts...

---

## 2 / L'INVENTION SYSTÉMIQUE DE LA GUERRE

### 2a / UNE ORIGINE REMONTANT AU NÉOLITHIQUE

Lors même que la violence est inhérente à l'Homme; que, depuis la nuit des temps, toutes sortes de querelles ont dû dégénérer en meurtres et en massacres, la Guerre, à proprement parler, – la violence organisée ou la menace de celle-ci à des fins communautaires – a surgi à l'occasion de la révolution technique du Néolithique: la survie de la communauté s'est trouvée corrélée avec la nécessité de s'approprier durablement un territoire, alors que, jusque-là, l'errance de petits groupes de chasseurs-cueilleurs n'appelait pas une telle mesure.

L'agriculture et l'élevage naissants, le défrichage, la mise en culture, l'entretien des pâturages, la confection d'un outillage aratoire, l'édification de greniers, la lente domestication d'animaux sauvages, la constitution de cheptels, tout cela représentait un investissement vital que l'on ne pouvait tolérer de



voir détruit ou simplement menacé par un groupe rival, qu'il fût sédentaire ou nomade.

— «La Guerre, composante fondamentale du système néolithique», écrivait ainsi Jacques Neiryck.<sup>10</sup>

## 2b / UNE LIGNE IMAGINAIRE DE PARTAGE DES EAUX

Reprenant la métaphore filée par Jeremy Rifkin, Jacques Neiryck expliquait que, placé dans le cadre d'un système technique donné, et sur un territoire déterminé, un groupe humain éprouvera tôt ou tard des difficultés grandissantes pour en tirer les moyens de sa survie; il devra donc migrer, en quête de conditions moins ingrates. À l'instar du randonneur en montagne qui, à force de gagner de l'altitude, finira par rencontrer une ligne de partage des eaux, le groupe humain menacé d'extinction, contraint de gravir «la pente des difficultés», franchira la ligne de partage délimitant deux bassins systémiques: soit qu'il accède à un système technique plus performant, tout en demeurant sur le même territoire; soit qu'il conserve le système technique existant, mais au prix d'une migration vers un territoire plus clément.

---

<sup>10</sup> Jacques Neiryck, «Le Huitième jour de la création» – «Un mode d'emploi pour la technique» / 7. «La révolution néolithique et l'invention de la guerre» / Presses Polytechniques et Universitaires Romandes (PPUR), Lausanne, 2005

## 2c / LE GERME DE L'ÉTAT

Les balbutiements de l'agriculture et de l'élevage montraient les traits caractéristiques qui allaient marquer ultérieurement l'État: le drainage de l'inventivité vers la prédation, l'accaparement, la propriété, la recherche de productivité, l'investissement, le centralisme, la hiérarchisation de la communauté et ses effets inégalitaires, la production croissante de normes, la coercition qui en est le corollaire, la sédentarisation forcée ou l'élimination des sous-ensembles nomades, la concentration des richesses, la dégradation du biotope, l'épuisement des ressources.

— Nous en sommes l'illustration par excellence!

Après avoir défendu avec succès, en 1965, la thèse qu'il avait consacrée à «L'Essence du Politique», Julien Freund créa, en 1970, à l'Université des Sciences humaines de Strasbourg, l'Institut de Polémologie.

Collaborant avec Gaston Bouthoul, Freund montra que la négation du présupposé ami-ennemi était dissolvante quant à l'État, — fût-elle opérée au nom d'un idéal de paix eschatologique.

Julien Freund:

«La caractéristique de l'État est de supprimer à l'intérieur de son ressort la division de ses membres ou groupements internes en

amis ou en ennemis, pour ne tolérer que les simples rivalités agonales, ou luttes de partis, et de réserver au gouvernement le droit de désigner l'ennemi extérieur.» (...) Dire d'une chose qu'elle est politique, c'est dire qu'elle est polémique. (...) Cela veut dire que la guerre est toujours latente, non pas parce qu'elle serait une fin en elle-même, ou le but de la politique, mais le recours ultime dans une situation sans issue.»

«— La possibilité de trancher en dernier ressort les conflits par la guerre définit justement l'existence politique d'une collectivité.»<sup>11</sup>

---

### 3 / L'INÉDIT D'UNE GUERRE HORS SOL

#### 3a / LES ATTAQUES PARADIGMATIQUES DU 11 SEPTEMBRE

Schématiquement, jusqu'au 11 septembre 2001, Défense et Sécurité constituaient des domaines distincts: tandis que la Défense était tournée vers une menace extérieure, la Sécurité consistait à maintenir l'ordre dans l'enceinte de l'État.

— En ce jour noir, en même temps que les deux tours emblématiques, c'était l'édifice caduc de nos certitudes sécuritaires qui s'abîmait dans un nuage de poussière!

---

<sup>11</sup> Julien Freund, «L'Essence du Politique» / Op. cit. / 2<sup>ème</sup> partie: «Les présupposés du Politique» / Chap. 7: «Le troisième présupposé: L'ami et l'ennemi» / 112. «Le concept d'ennemi politique» / pp.445, 446

Quand on nous ressassait que «des avions détournés avaient frappé le symbole de l'arrogance occidentale», c'était une fonction abstraite qui était détournée: instrument de la prospérité affairiste, moyen de transport réputé parmi les plus sûrs, l'avion civil se voyait converti en un vecteur mortel.

— N'était-ce pas le présage d'attaques systémiques?

La parfaite perméabilité d'une Amérique jusque là inviolée et la soudaine insignifiance de son territoire, voilà qui dénonçait la dissociation des deux traits constitutifs de l'État: si terrifiantes qu'en fussent les images, servies ad nauseam par des médias sensationnalistes, ces attentats spectaculaires ne ressortissaient pas à l'événement, stricto sensu.

— Antipodes du châtimeut céleste prévu de longue date par un antiaméricanisme eschatologique de bas étage<sup>12</sup>, ces

---

<sup>12</sup> En France, ce rejet n'était que le dernier avatar d'un antiaméricanisme viscéral, acritique, traversant les époques comme les clivages politiques.

À ce sujet, dans sa monumentale «Généalogie de l'antiaméricanisme français», Philippe Roger relevait que ni l'analogie des institutions ni l'apparement des valeurs politiques ne pouvaient infirmer ce mythe vénéneux.

Philippe Roger:

«L'antiaméricanisme partage quelques traits avec les "grands récits" de la modernité: notamment, sa force fédératrice et sa capacité allégorique (...). Avec toutefois une différence considérable: les métadiscours de légitimation s'organisaient autour de pures positivités – l'émancipation du

attaques fracassantes dénotaient le déracinement silencieux de la Guerre: la disparition soudaine du lien qui, depuis la nuit des temps, avait attaché dans le tréfonds de nos mémoires les notions de GUERRE et de TERRITOIRE.

### 3b / LE JIHADISME, UNE IDÉOLOGIE DE NÉANT!

Dès l'instant que le Territoire cesse d'être un enjeu, il devient chimérique de scruter le texte ennemi dans l'espoir d'y surprendre quelque «Weltanschauung» révélatrice.

— L'implantation de n'importe quel système politique alterne eût exigé un sol.

L'appellation d'«État islamique» n'est qu'une absolue foutaise! La surenchère dans le radicalisme engage-t-elle les architectes de cette sanglante caricature à un semblant d'organisation étatique, voilà que se constituent des cibles stratégiques clairement identifiables, que pourront traiter aisément des États outillés ad hoc.

---

citoyen, la réalisation de l'esprit, la société sans classes, etc... Les "grands récits" sont morts, périmés par "l'incrédulité" propre à la postmodernité.»

«L'antiaméricanisme, lui, s'étire et prospère: "grand récit" en creux, il reste opératoire, alors que les métadiscours du Bien ont perdu toute efficacité, tout pouvoir de coalescence dans l'imaginaire social.»

(«L'Ennemi américain» – «Généalogie de l'antiaméricanisme français» / Conclusion / Éd. du Seuil, 2002 / pp.578 et 584)

— Renouant inconsidérément les termes de GUERRE et de TERRITOIRE, les champions de «l'État islamique» auront ainsi galvaudé ce qui faisait le pouvoir de nuire et l'insaisissabilité du jihadisme. Il n'empêche que l'écrasement militaire de Daesh au Proche-Orient se traduira par une recrudescence des attentats sur sol européen.

Le fait est qu'un «islam vagabond» suspend en permanence au-dessus de l'Europe une épée de Damoclès. À cet égard, peu de temps après les attentats du 11 septembre, Jean-Luc Marret écrivait des lignes dont la pleine signification éclate aujourd'hui.

Jean-Luc Marret

«"L'islam vagabond", ainsi que l'a désigné un universitaire libanais, c'est-à-dire la diaspora disséminée à travers le monde, et singulièrement en Europe, est le réseau communautaire transnational où le fondamentalisme prolifère: les attentats contre New-York montrent combien les groupes terroristes sont, aujourd'hui plus qu'hier, organisés sur plusieurs pays, utilisant les populations immigrées ou les diasporas, largement pacifiques, comme un édreton dans lequel prospérer et agir, le cas échéant, en bénéficiant des avantages divers que les démocraties représentatives d'Europe ou d'Amérique du Nord procurent.»<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup> Jean-Luc Marret, «Techniques du terrorisme» – «Méthodes et pratiques du "métier terroriste"» / Préface: «Le 11 septembre 2001, ses causes et ses conséquences» / PUF, 2002 / p.xxiii

Lors même qu'une littérature polémique vient effectivement armer d'une rationalité pragmatique militants et sympathisants jihadistes, cette rationalité ne se soutient pas d'elle-même; «l'idéologie» jihadiste n'est qu'un leurre. Conçue comme une lampe éblouissante, elle doit fasciner et piéger, tels des insectes nocturnes, des musulmans mortellement blessés dans leur orgueil, pour qu'ils s'y brûlent les ailes irréversiblement.

Au sein même de nos «sociétés avancées», des ados paumés, des instables, des détraqués, des déclassés, des frustrés, des arsouilles en mal de renom médiatique, – tous ignares de l'Islam – sont happés par cette «idéologie» captieuse.

Du temps où Daesh n'existait pas encore, Éric Denécé supposait à Al-Qaeda une stratégie déployée sur trois niveaux:

Éric Denécé :

«– Le premier est celui de spécialistes chevronnés, capables d'imaginer, de concevoir, de planifier et de réaliser des actions d'envergure, n'importe où dans le monde.» (...)

«– Le second est celui des mouvements armés du réseau Al-Qaeda, dont l'existence est antérieure à l'émergence de la dynamique Ben Laden, et qui ont de solides assises locales ou régionales.»

«– Le troisième recouvre l'ensemble des groupuscules isolés et incontrôlés – y compris pour Al-Qaeda –, dangereux, car amateurs et imprévisibles.» (...)

«Dans cette perspective, les actions des deuxième et troisième cercles sont conçues, certes, pour frapper durement les Américains et leurs alliés, mais surtout pour brouiller les pistes, afin de garantir la liberté de manœuvre nécessaire au « noyau dur » d'Al-Qaeda qui, dans l'ombre, élabore des attentats de grande envergure.»<sup>14</sup>

### 3c / DE LA DISSYMMÉTRIE SUBIE À L'ASYMÉTRIE INFLIGÉE

La Guerre s'est muée en un «objet fractal» (Benoît Mandelbrot), qui oppose aujourd'hui des acteurs infra-étatiques, protéiformes, fugaces, peu identifiables, à des États édifiés de longue date, strictement bornés territorialement.

Placé devant l'impossibilité insurmontable de vaincre sur le champ de bataille, compte tenu de la disproportion des moyens militaires; refusant l'affrontement dans les limites du champ clos que prétend lui imposer la coalition internationale, l'ennemi jihadiste a brisé ce cadre rigide, et transformé la dissymétrie d'un rapport de forces devenu rédhibitoire en une asymétrie qui annule la suprématie technologique dont se prévaut illusoirement le puissant.

---

<sup>14</sup> Éric Denécé, «Les perspectives de la lutte anti-terroriste» / «L'inquiétante prolifération d'Al-Qaeda» / in «Guerre secrète contre Al-Qaeda» / CF2R, Centre français de recherche sur le Renseignement, sous la direction d'Éric Denécé / Éd. Ellipses, 2002 / pp.162, 163



— La suprématie technologique et la superbe de l'Occident n'ont fait qu'attiser chez l'ennemi humilié le brasier de passions vengeresses, commuant chez lui le propos de vaincre péremptoirement en celui de nuire absolument.

Porté à la maximalisation de la destruction, mais plié à l'obligation de se soustraire au champ des armements high-tech du puissant, l'ennemi faible a écrasé la hiérarchie militaire classique; il a banni les procédures décisionnelles pesantes et rigides. Il table sur une architectonie réticulaire, acéphale, adaptative; il suscite plus qu'il n'enjoint; il encourage l'initiative tactique d'agents largement dispersés, sauf à maintenir chacun d'eux dans les chaînes de l'asservissement mental.

Pour déjouer les moyens de surveillance et d'intrusion dont dispose le puissant, le faible recourt à des cellules opérationnelles minuscules, à une sorte de sable impalpable, dont les propriétés macroscopiques pourraient bien être le pouvoir de pénétration et une déformabilité quasi dunale.

Ce sable pernicieux s'infiltré partout, et d'abord en milieu urbain. La Ville est un milieu hyper-réactif qui désarme toute prédiction, et tient en échec tout plan d'action. L'hétérogénéité des langues et des cultures qui s'y côtoient, la profusion des médias, le pullulement des smartphones, la fragilité et l'explosibilité de la rumeur, tous ces facteurs d'instabilité et d'amplification constituent pour l'ennemi faible une panoplie de moyens en matière de camouflage et de désinformation. En ville, le puissant vérifiera l'inefficacité de sa puissance de feu,

l'effondrement de l'ordre de bataille sur lequel il se fondait, l'abolition des distinctions entre front et arrière, l'irrationalité, la folie des comportements, la destructivité de la panique collective sciemment provoquée.

Par ailleurs, un décalage toujours plus large se creuse entre la durée que réclame le développement des armements high-tech de l'État et l'instantanéisme de l'acteur infra-étatique qui s'empare de toute innovation triviale pour la détourner à son profit; à cela s'ajoute l'obsolescence toujours plus précoce frappant les matériels dernier cri accumulés à grands frais par le puissant, quand la parade du faible, elle, se renouvelle constamment et à bon marché.

### 3d / L'INTERFACE DESTRUCTIBILITÉ / DESTRUCTIVITÉ

Pour abjects que soient les procédés de tuerie auxquels le jihadisme recourt habituellement aujourd'hui, leur niveau technique est encore nul; il est compensé par la dispersion maximale de la menace.

Ce spontanéisme assassin n'est-il pas – aussi – un écran de fumée? Derrière ce ramassis de voyous auto-radicalisés et reconvertis dans les basses œuvres du jihadisme, n'y a-t-il pas lieu de supputer la montée en puissance de froids calculateurs? Ne faut-il pas aviser, outre le propos d'instaurer un climat général d'insécurité, des dispositions en vue de focaliser l'activité

du Renseignement, de l'appareil militaro-policier et de la Justice, de sorte à protéger le mûrissement d'une INGÉNIERIE TERRORISTE?

S'il n'est point d'idéologie jihadiste qui tienne, le jihadisme n'est qu'un métier. À l'instar de presque tous les métiers, celui de jihadiste connaîtra la transition menant du stade artisanal à celui du froid technicisme. Plutôt que d'infliger au léviathan étatique de dérisoires piqûres externes, l'ennemi jihadiste se fonde sur l'optimisation du rapport entre LA DESTRUCTIBILITÉ intrinsèque de nos démocraties et LA DESTRUCTIVITÉ des moyens auxquels elles donnent facilement accès.

— Appliquant à la lettre l'hédonisme<sup>15</sup> qui régit de A à Z le fonctionnement de nos «sociétés avancées», l'ennemi jihadiste entend nous infliger UNE GUERRE D'USURE À TAUX D'ATTRITION NUL.

### 3e / DE QUELQUES PERSPECTIVES INQUIÉTANTES...

Pour peu que l'on prenne en considération le fait que toute l'activité d'un pays moderne passe par la mouture informatique, on saisit à quel point des cyber-attaques majeures conduiraient à des dysfonctionnements organiques sévères, tellement que la complexité de nos réseaux de communication évoque celle d'une architectonie nerveuse. Ne serait-ce qu'en raison de la

---

<sup>15</sup> L'HÉDONISME est cet économicisme triomphant qui assigne identiquement à la variété des actions humaines un ressort unique: la recherche du rapport le plus favorable entre la satisfaction d'un appétit indifférent et la moindre dépense d'énergie nécessaire à cette fin.

multiplication des contrôles et du poids financier d'une surveillance tous azimuts, la menace crédible de telles attaques suffirait à paralyser notre économie.

Que l'ennemi jihadiste s'avise des ressources offertes par la cryptographie quantique, par exemple, des commandos terroristes seront en mesure de lancer des attaques en essaim, imparables puisque garanties par un système de transmission inviolable.<sup>16</sup>

Maintenant qu'une «bombe sale»<sup>17</sup> peut être enfouie dans les profondeurs d'une de nos villes; qu'un chantage

---

<sup>16</sup> La cryptographie quantique – ou, plus exactement désignée, «la distribution quantique de clés» – offre à l'utilisateur une sécurité dite «inconditionnelle», tellement qu'elle tient, non plus à la supputation du temps requis pour le cassage d'un code, mais à la garantie que toute tentative d'intrusion sera détectée, et, le cas échéant, à l'innocuité de ladite intrusion, attendu le protocole préalable à la transmission du message. En effet, les bits d'information surpris n'auraient trait qu'à la confection d'une clé aléatoire, laquelle, devenue suspecte, serait aussitôt jetée pour être remplacée.

— Une fois établie la distribution quantique de clés, plus aucune possibilité n'existera pour l'indésirable d'intercepter le message convoité.

<sup>17</sup> Une «bombe sale» associe un explosif conventionnel à un réservoir de plutonium ou d'uranium, n'ayant pas besoin d'être raffiné jusqu'à la qualité militaire. Lorsqu'elle explose, cette bombe disperse alentour des radiations du type de celles qui contaminèrent Fukushima. Les matières toxiques dispersées sont susceptibles d'entraîner évacuations en catastrophe, pertes économiques, maladies, cancers, etc.

insupportable pourra être exercé sur l'autorité politique, (ce, d'autant plus qu'un vent de panique soufflerait infailliblement sur une opinion prompte à se croire sous le coup d'une «menace atomique»), quelle décision politique prendre à bon escient?

### 3f / LE SAPEMENT PROGRAMMÉ DE NOTRE SOCLE

Quel serait le résultat d'une psychose obsidionale affectant une population traumatisée<sup>18</sup>, plongée dans l'attente anxieuse du prochain attentat majeur, sinon le durcissement de l'appareil législatif, la violation systématique de la sphère privée, la destruction de l'espace public, l'adoption et la pérennisation de mesures d'exception?

Tôt ou tard, des attentats experts viendront peser sur une opinion publique tout à la fois ignare, versatile et tyrannique, de telle sorte qu'elle rétroagisse dommageablement sur des choix stratégiques arrêtés en haut lieu, et qu'elle finisse par saper le socle institutionnel sur lequel repose l'État de droit.

---

<sup>18</sup> Stéphane Tison et Hervé Guillemain ont rapporté de manière saisissante les délires systématisés qui s'étaient emparés des populations françaises, dans les premiers jours de la Grande guerre.

(Cf. Stéphane Tison et Hervé Guillemain, «Du front à l'asile, 1914-1918» / 1. «L'effondrement sans combattre» / Éd. Alma, Paris, 2013 / pp.31-34)

Ce travail de sape aura été facilité par la désillusion et la défiance populaires envers les élites politiques, par la versatilité de l'opinion, enfin et surtout, par la désagrégation d'un socle axiologique commun ayant à soutenir l'exercice du Pouvoir.

Simone Goyard-Fabre a dit la gravité de l'aporie qui fragilise les sociétés démocratiques, la césure qui s'est ouverte entre le fait démocratique et le projet du même nom, dans la mesure où une opinion publique tyrannique et versatile remet perpétuellement en cause son adhésion aux règles du Pouvoir.

Simone Goyard-Fabre:

«La question de la légitimité démocratique fait surgir, aujourd'hui plus que jamais, un dilemme douloureux: une césure s'est ouverte entre le principe qui fonde rationnellement la démocratie dans la volonté générale législative du peuple souverain, et le processus de légitimation des instances décisionnelles par une opinion publique aussi versatile que bruyante. Le dilemme que manifeste l'écart entre ces deux modes de légitimation – l'appel à la volonté générale du peuple et la capitulation devant l'opinion publique – a un caractère agonistique.»

«— Cela indique clairement la gravité de la crise qui ronge, jusque dans leur principe fondateur, les démocraties contemporaines.»<sup>19</sup>

---

<sup>19</sup> Simone Goyard-Fabre, «Qu'est-ce que la démocratie?» / 3<sup>ème</sup> partie: «Le fait démocratique et ses vertiges» / Chap. 2: «La démocratie devant ses dilemmes et ses apories» / Éd. Armand Colin, 1998 / p.184

Ensuite des attentats du 11 septembre 2001, des mesures drastiques sont venues miner «at home» l'édifice institutionnel de la démocratie américaine.

Olivier Chopin considérait dans la «Guerre à la Terreur», chère au Président Bush, «une guerre majeure» en ceci qu'étaient abolies les frontières conceptuelles et institutionnelles qui régissaient l'architecture nationale de la Défense et de la Sécurité américaines.

Olivier Chopin:

«Pour ne poser que quelques échelons d'une histoire juridique riche, complexe et pas si linéaire qu'il y paraît: l'«USA Patriot Act», d'octobre 2001, l'«Intelligence Reform and Terrorism Prevention Act» de 2004 (IRTPA) et le «Protect America Act» de 2007 ont apporté une redéfinition de la notion même de défense et de sécurité aux États-Unis. (...) On a assisté à une militarisation de la sécurité et à une "sécurisation" de la défense. Par un côté (...) s'est initiée une exportation des vecteurs de la sécurité nationale, par un autre côté s'est produite une importation des logiques d'exception et d'urgence propres à l'état de guerre dans les institutions intérieures des États-Unis.»<sup>20</sup>

---

<sup>20</sup> Olivier Chopin «La "Guerre à la Terreur", une guerre majeure?» / in «La fin des guerres majeures?» / Op. cit. / 2. «Une guerre limitée dans la pratique et les faits?» / 2.2. «Irruption et structuration du champ de la sécurité intérieure» / pp.144, 145

### 3g / UN BRISEMENT DE SYMÉTRIE SIGNIFICATIF

Des siècles durant, la causalité de la Guerre a été transitive, en ceci que des litiges politiques circonstanciels sont venus se dépenser dans les effets annihilateurs de guerres circonscrites, en termes de durée et d'étendue.

Tandis que la Guerre était l'emploi de la violence organisée, ou la menace de celle-ci, à des fins politiques; qu'elle était le fait d'un État détenteur du «monopole de la violence physique légitime» (Max Weber), la guerre dégradée que l'ennemi jihadiste entend nous livrer est frappée au coin de l'immanentisme moderne – si honni soit-il clamé! –, et les formes terroristes qu'elle affecte ont pour objet de consumer ce dont, au sens de Clausewitz, la Guerre avait à procéder apodictiquement: LA RAISON POLITIQUE.

Lors même qu'en France, singulièrement, il tend à déclencher une guerre civile à moteur identitaire (la communauté musulmane vs les milieux islamophobes d'extrême droite); qu'au Proche-Orient et en Afrique, il prospère sur un fond de terreur et de prédation, c'est LA NÉGATION DE L'ÉTAT EN TANT QUE TEL qui constitue la raison d'être de Daesh.

— Le jihadisme est UN NIHILISME D'ESSENCE POLITIQUE!

Pour bien entendre ce qui précède, il convient de revenir brièvement aux deux auteurs allégués.



CARL VON CLAUSEWITZ — Si, au sens de Clausewitz, elle avait bien en propre une «grammaire», la Guerre ne contenait pas dans ses flancs une logique par soi. Enfouis dans le tumulte de la Guerre, les linéaments politiques n'en continuaient pas moins de courir pour réapparaître, in fine, dans les clauses d'un traité; ils déterminaient le cours de la Guerre, d'un bout à l'autre, nonobstant les impératifs opérationnels du moment.

Coupée de la Raison politique, la guerre inconsidérément entreprise se fût trouvée dépouillée ipso facto de l'ensemble des rapports qui en eût autorisé et l'intelligence et la conduite, marchant alors à l'aventure, et menant infailliblement au marécage du non-sens.

Carl von Clausewitz:

«Tout le monde sait que la guerre est l'une des conséquences des relations politiques entre les gouvernements et les peuples, mais généralement, on s'imagine que ces relations cessent par le fait même de la guerre, et qu'il s'établit aussitôt un état de choses différent, régi par des lois particulières.»

«Nous affirmons, au contraire, que la guerre n'est que la continuation du commerce politique par le recours à d'autres moyens. Par le recours à d'autres moyens, disons-nous, afin d'indiquer par là que, loin de cesser ou de se modifier par la guerre, le commerce politique, quels que soient d'ailleurs les moyens employés, persiste dans son essence même, et détermine, d'un bout à l'autre des opérations, les lignes générales suivant lesquelles les événements de la guerre se poursuivent et auxquels ils se rattachent.»

«La guerre n'a jamais été qu'une autre forme de pensée et d'écriture adoptée par les rapports politiques, qui possède, certes, sa propre grammaire, mais non pas une logique à elle. On voit par là que la guerre ne doit jamais être séparée du commerce politique, et que, lorsque le fait vient à se produire, il entraîne, en quelque sorte, la rupture de tous les rapports, ce qui conduit à un état de choses irrationnel et sans but.»<sup>21</sup>

MAX WEBER — Au sortir de la Première Guerre mondiale, lorsque la fragile République de Weimar vacillait sous les coups de la guerre civile, Max Weber prononça une conférence appelée à figurer dans les annales de la spéculation sociopolitique. D'emblée, le terme de «politique» y était détaché de l'actualité politique immédiate, si brûlante fût-elle.

En fin de compte, le terme de «politique» désignait l'État, qui plus est, l'État défini par sa relation spécifique à la violence: l'État en tant que détenteur du «monopole de la violence physique légitime», l'objet de ce monopole n'étant pas la violence prise pour elle-même, mais l'exercice légitime de la violence en vue de garantir le Droit.

---

<sup>21</sup> Carl von Clausewitz, «De la Guerre» / Traduit de l'allemand par le lieutenant-colonel De Vatry / Livre VIII: «Le plan de la guerre» / Chap. VI/B: «La Guerre est un instrument de la politique» / Éd. Ivrée, Paris, 2000 / pp.874, 875

Max Weber:

«Qu'entendons-nous sous le terme de "politique"? (...) Nous n'entendons aujourd'hui sous cette notion que ceci: la direction ou l'influence exercée sur la direction d'un groupement politique, aujourd'hui, par conséquent, d'un État.» (...)

«Aujourd'hui, (...) il nous faut dire que l'État est cette communauté humaine qui, à l'intérieur d'un territoire déterminé — le territoire appartient à sa caractérisation —, revendique pour elle-même, et parvient à imposer LE MONOPOLE DE LA VIOLENCE PHYSIQUE LÉGITIME. Car ce qui est spécifique à l'époque présente est que tous les autres groupements ou toutes les autres personnes individuelles ne se voient accorder le droit à la violence physique que dans la mesure où l'État la tolère de leur part; il passe pour la source unique du droit à la violence.»<sup>22</sup>

— Est aujourd'hui brisée la symétrie qu'entretenaient les apophtegmes de Carl von Clausewitz et de Max Weber, et c'est précisément LE BRISEMENT DE CETTE SYMÉTRIE qui délivre la signification de la guerre inédite qui nous échoit en partage.

---

<sup>22</sup> Max Weber, «Le Savant et le Politique» / Préface, traduction et notes de Catherine Colliot-Thélène / Éd. La Découverte, Paris, 2003 / pp.117, 118

Deuxième partie:

S'ATTACHER AU PRIMAT

DE LA RAISON POLITIQUE

# 1 / DÉCONSTRUIRE LES STRATÉGIES DE RUPTURE

## 1a / L'ORIGINE D'UN NÉOLOGISME SPÉCIEUX

On doit à Alain de Benoist le néologisme de «métapolitique». Lorsqu'il s'agissait pour Alain de Benoist de contrebattre le discours soixante-huitard dominant, et de fonder une Nouvelle droite<sup>23</sup>, ce vocable masquait le propos sophistique de surprendre les esprits dans le champ apparemment neutre de la Culture (histoire des idées, philosophies, histoire de l'art, sociologie des religions, etc.), de sorte à pouvoir modeler subrepticement des opinions encore ductiles, avant le stade irréversible de la cristallisation politique.

Avec un art consommé, – il faut bien le lui concéder –, Alain de Benoist savait saisir les formules creuses d'une gauche infatuée et à bout de souffle, mais pour les rattacher à des référents de toute autre quiddité, non immédiatement perceptibles par le profane...

Sous la plume d'Alain de Benoist, l'éloge de la Différence renvoyait ainsi, non point à la doxa d'un ANTIRACISME MIXOPHILE, non point à un métissage rêvé comme rédempteur parce qu'abolisseur de différences réputées mortifères, mais à un

---

<sup>23</sup> Cf. Pierre-André-Taguieff, «Sur la Nouvelle droite» / Éd. Descartes & Cie, Paris, 1994

«ANTIRACISME» HÉTÉROPHILE<sup>24</sup> antipodal, inspiré par la phobie du mélange et par la quête d'une pureté originelle quasi mythique. Présupposant l'intangibilité d'entités ethnoculturelles idéales, cet «antiracisme» captieux ne se faisait pas faute de reprendre certain vieux fonds raciste, sauf à en bannir le brutalisme lexical par trop voyant; le culturel se substituait au racial. En définitive, cet «antiracisme» ne renvoyait qu'à la juxtaposition stérile d'entités ethnoculturelles déclarées inconciliables.

— Il n'en était pas moins gros de menaces virtuelles.

On voit aujourd'hui à quel point ce type de discours a préparé le «choc des civilisations» énoncé par Samuel P. Huntington; combien il a nourri les stratégies de rupture voulues par les tenants du jihadisme comme par les défenseurs chimériques d'une «Europe blanche et chrétienne», prétendument «menacée d'islamisation».

L'absoluité de la Différence, l'impossibilité tragique de nouer un réseau de relations intelligibles et fécondes entre des épistémies étrangères, ceci ne peut aboutir qu'aux mésinterprétations, à la défiance mutuelle, à la suspicion maniaque, à l'exacerbation des tensions, sinon à la justification fallacieuse de la violence.

---

<sup>24</sup> Pierre-André Taguieff, «Sur la Nouvelle droite» / Op. cit. / I. «De la race à la culture» / «De l'inégalité biologique à la différence culturelle» / «Sous l'éloge de la différence, la phobie du mélange» / pp.96-98

## 1b / FRAPPER UNE «MÉTAPOLITIQUE» DE BON ALOI

A contrario, inscrite dans une perspective relativiste, l'assomption de la Différence autorise la discrimination épistémologique intrinsèque, le clivage critique du langage, la spécification de ses niveaux et l'économie sémantique qu'ils entretiennent.

— Là où de Benoist avisait dans la ductilité de la doxa la possibilité du conditionnement politique, nous poserons la plasticité des opinions politiques comme le lieu de transformations endogènes possibles. Sous notre plume, le préfixe MÉTA-<sup>25</sup> connotera le génie politique prêté à autrui.

---

<sup>25</sup> MÉTA-: Élément formant, tiré du grec ancien META. A probablement signifié en grec ancien «au milieu de», puis a divergé dans de multiples directions: avec le génitif et le datif, il signifie «parmi»; d'où, avec le génitif «avec»; et avec le datif «entre». Déjà en grec, META est très fréquent en composition avec diverses idées: «participation», «action en commun», «succession dans le temps», «changement».

En français, le préfixe MÉTA- exprime la postérité temporelle, la succession, ce qui est à la fin (par opposition aux préfixes en «pro-», «proto-», «mésos-»), un stade dans une suite, la notion de transcendance, un statut logique englobant un changement, le résultat d'un processus, une proximité, une ressemblance.

(D'après Alain Rey, «Dictionnaire historique de la langue française» / Nouvelle édition © 2016 / Dictionnaires LE ROBERT / Paris)

À l'imitation d'Edgar Morin, il nous faudra fouler le sol instable du scepticisme axiologique, et considérer dans l'incertitude, non point un facteur de désordre ou l'inéluctabilité de la décadence, mais «une incitation à la rationalité».

Edgar Morin:

«Le travail avec l'incertitude trouble beaucoup d'esprits, mais il en exalte d'autres: il nous incite à penser aventureusement et à contrôler notre pensée. Il nous incite à critiquer le savoir établi qui, lui, s'impose comme certain.» (...)

«Contrairement à l'apparence, le travail avec l'incertitude est une incitation à la rationalité: un univers qui n'était qu'ordre n'était pas un univers rationnel; c'était un univers rationalisé, c'est-à-dire censé obéir aux modèles logiques de notre esprit.»<sup>26</sup>

## 1c / DE L'IDIOTISME AU MÉTALANGAGE

Traduire c'est transposer un énoncé d'un langage à un autre, en tendant, autant que faire se peut, à l'équivalence sémantique. Il n'empêche que, tôt ou tard, on se heurtera à des idiotismes rebelles; ceux-ci n'en sont pas moins explicables,

---

<sup>26</sup> Edgar Morin, «Science avec conscience» / 2<sup>ème</sup> partie: «Les ingrédients de la complexité» / «Ordre; Désordre; Complexité» / Éd. Arthème Fayard, 1982 / p.97



pour peu que l'on fasse appel au truchement<sup>27</sup> d'un MÉTALANGAGE, i.e. d'un langage structuré au second degré, dont on attend qu'il corrobore ou qu'il infirme la vérité d'un premier énoncé.

Tout langage naturel est riche de deux propriétés qui le distinguent de tous les autres systèmes sémiotiques: d'une part, il est apte à décrire les modèles logico-mathématiques qui soutiennent les sciences exactes, mais aussi toutes sortes de codes, d'habitus et de comportements (zoosémiotique, mimique, notation musicale, etc.); d'autre part, étant propre à rendre compte de tout système sémiotique, le langage naturel se trouve en capacité de s'appréhender lui-même en tant qu'objet.

Au contraire, aucun système sémiotique extra-langagier ne peut se décrire lui-même, ni constituer sa propre métasémiotique.<sup>28</sup>

---

<sup>27</sup> TRUCHEMENT: n. masc. est une forme refaite (début XV<sup>e</sup>s.), précédée par TRUCHEMAN (fin XIV<sup>e</sup> s.), de DRUGEMENT (fin XII<sup>e</sup> s.), mot emprunté à l'arabe TÜR DJŪMĀN, «traducteur», au moment des croisades. Ce dernier, emprunté lui-même à l'araméen d'origine akkadienne TARGUMĀNNU, est passé en grec byzantin – DRAGOUĀNOS – et a donné DROGEMAN (début XIII<sup>e</sup>s.), DROGUEMENT (1213), puis DROGMAN; ce mot a longtemps désigné un interprète travaillant dans les pays du Levant. (...) Depuis le XVI<sup>e</sup> s. le mot de TRUCHEMENT a pris le sens figuré d'«interprète (des sentiments)»

(D'après Alain Rey, «Dictionnaire historique de la langue française» / Op. cit.)

<sup>28</sup> Cf. Josette Rey-Debove, «Le Métalangage» – «Étude linguistique du discours sur le langage» / I. «Préliminaires» / © Le Robert / Paris, 1978 / p.1

— C'est dans LA PERSPECTIVE D'UN MÉTALANGAGE CRITIQUE que Nasr Hamid Abû Zayd a entrepris de repenser le texte coranique.

#### 1d / LA «MACHINE MOLLE» DE BEN-LADEN

La mainmise sur les monuments de l'Islam et leur adultération délibérée par Al-Qaeda ou par Daesh disent la tentative d'usurper l'autorité d'une Parole coranique irrécusable, à cette fin d'empêcher l'émergence d'une forme de modernité politique sui generis, — mortelle pour la pieuvre jihadiste.

Ainsi que le montre Omar Saghi, Ben-Laden, par exemple, a su concevoir et faire tourner une «machine molle, s'imbibant sans discrimination de tout foyer idéologique capable de mobiliser les masses»<sup>29</sup>.

Maîtrisant à merveille le glissement de sens, la métonymie, l'oxymoron, le lapsus memoriæ, absorbant toutes sortes de bribes historiques ou pseudo-historiques, instrumentalisant des attentes informulées, le discoureur sentencieux restituait à une opinion arabe déstructurée et frustrée une prose spécieuse tendant à lui faire accroire le noir dessein d'un Occident impie n'ayant eu de cesse que l'unité (rêvée) d'une «oumma» sacro-sainte ne fût brisée, par le moyen des accords secrets Sykes-

---

<sup>29</sup> Cf. Omar Saghi, «Oussama Ben Laden, une icône tribunitienne» / in «Al-Qaida dans le texte», ouvr. collect. sous la direction de Gilles Kepel / PUF Proche-Orient, 2005

Picot (1916)<sup>30</sup>, à telle enseigne qu'il n'est rien d'instrumentalisable comme la communion dans l'exécration, l'ignorance et le revanchisme.

Professeur au Collège de France, où il est titulaire de la chaire d'histoire contemporaine du monde arabe, Henry Laurens déclarait, à l'occasion des cent ans des accords Sykes-Picot:

Henry Laurens:

«Il existe toute une légende noire sur l'action des Alliés pendant la première guerre mondiale, comme le général britannique Allenby entrant en croisé dans Jérusalem, ou le général français Gouraud, revanchard, devant le tombeau de Saladin.»

---

<sup>30</sup> Conclut le 16 mai 1916 au 10 Downing Street entre Sir Mark Sykes et François-Georges Picot, ces accords avaient été précédés d'un long échange épistolaire entre Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, et Sir Edward Grey, secrétaire d'État au Foreign Office.

En dépit des promesses d'indépendance faites aux Arabes, ces accords prévoyaient le dépeçage du Moyen-Orient en cinq zones, à savoir: une zone bleue française, d'administration directe (Liban); une zone arabe A, d'influence française, (nord de la Syrie et province de Mossoul); une zone rouge britannique, d'administration directe (Koweït actuel et Irak); une zone arabe B, d'influence britannique (sud de la Syrie, Jordanie et Palestine); une zone brune, d'administration internationale (Saint-Jean-D'acre, Haïfa, Jérusalem). La substance de ces accords sera reprise et entérinée, lors de la Conférence de San Remo, donnant lieu à des mandats de la SDN: à la France, celui du Liban et de la Syrie; à la Grande-Bretagne, celui de l'Irak, de la Transjordanie et de la Palestine.

«Même si ces événements n'ont pas eu lieu historiquement, ils ont alimenté vingt ans plus tard le discours revendicatif des nationalistes arabes et des islamistes. Évidemment, Sykes et Picot, deux diplomates négociant sur une carte l'avenir d'une région dans le secret d'un cabinet, c'est une image très symbolique. Mais ce n'était qu'une phase d'une négociation longue et complexe, qui a duré de 1914 et 1923.»<sup>21</sup>

## 1e / NASR HAMID ABÛ ZAYD, LE PRÉCURSEUR

Il faut savoir gré à Nasr Hamid Abû Zayd d'avoir élaboré une exégèse du texte coranique, dans la perspective de ménager une voie vers une modernité qui soit propre à l'islam.

Là où la modernité politique à l'occidentale s'est fondée sur la séparation radicale du Politique d'avec le Religieux, la thèse de Nasr Hamid Abû Zayd n'appelle pas à la destruction des valeurs de transcendance, mais à leur réinterprétation.

Rachid Benzine observait l'incapacité rédhibitoire qui afflige les sociétés arabes aussitôt qu'elles se sentent attaquées ou décriées: récusant toute autocritique, elles sont promptes à désigner et à stigmatiser des «ennemis de l'intérieur», au motif qu'ils seraient les contempteurs de l'islam.

---

<sup>21</sup> Henry Laurens, «Il y a eu une légende noire des accords Sykes-Picot» / article publié dans le quotidien «Le Monde», le 25 déc. 2016

Rachid Benzine:

«Les nouveaux penseurs sont à la fois la cible des pouvoirs politiques non démocratiques, des savants traditionnels naturellement conservateurs, qui ne supportent pas cet islam critique, et des islamistes, qui n'apprécient pas davantage leur libéralisme et leur dénonciation du concept d'État islamique, comme résultat d'un détournement des textes.»

«Menacés de mort, plusieurs d'entre eux ont dû se résoudre à l'exil: Ali Abderraziq, Muhammad Khalafallâh, Taha Hussein, NASR HAMID ABÛ ZAYD dans le monde arabe, Muhammad Iqbal, Fazlur Rahman dans le sous-continent indien, ou encore Mahmoud Mohamed Taha, pendu au Soudan en 1985; — tous furent harcelés, persécutés, calomniés.»<sup>22</sup>

## 1f / TEXTE ET CONTEXTE: UN FAÇONNEMENT RÉCIPROQUE

Appréhendant le texte coranique à l'aide des outils analytiques proposés par les sciences modernes, notamment ceux de la linguistique (Roman Jakobson) et ceux de la sémiotique (Jurji M. Lotman), — mettant donc en lumière les virtualités sémantiques d'un langage premier par le truchement d'un MÉTALANGAGE —, la scholie de Nasr Hamid Abû Zayd fait état d'un sens coranique pérenne, distinct des significations variées revêtues au cours de l'Histoire.

---

<sup>22</sup> Rachid Benzine, «Les nouveaux penseurs de l'Islam» / «L'Islam et les défis de la modernité» / Éd. Albin Michel, 2004 / pp.15, 16

Pour que ce sens soit manifesté, il faut: UN RÉFÉRENT, qui permette au récepteur de situer un contexte de départ; UN CODE, plus ou moins formalisé, commun à l'émetteur et au récepteur; UN CANAL, par où faire transiter le message; et la prise en considération du CONTEXTE ACTUEL, en quoi le récepteur se trouve inscrit, — c'est-à-dire, les agents classiques de la communication. Nasr Hamid Abû Zayd suggère ainsi que l'on «décode» le Coran à la lumière de sa structure linguistique, (laquelle est culturellement et historiquement déterminée), puis qu'on le «ré-encode», i.e. qu'on l'interprète en fonction de la condition socioculturelle du lecteur moderne, — seul moyen, selon l'auteur, pour se prémunir contre les sollicitations du texte coranique.

Rachid Benzine:

«Pour Abû Zayd, le texte coranique est le résultat d'une dialectique entre le texte et la réalité. À l'appui de cette affirmation, l'auteur du "Concept du texte" (Mafhûm al-Nass) montre la relation dialectique entre le Coran et la réalité dans de nombreux aspects de l'histoire de la Révélation. Ainsi, les concepts éthiques, spirituels et idéologiques particuliers de la période tribale préislamique ont été pris en compte dans le déroulement de la descente du Livre divin, pour que les destinataires du message puissent être amenés à une croyance monothéiste (...).»<sup>23</sup>

---

<sup>23</sup> Rachid Benzine, «Les nouveaux penseurs de l'islam» / Op. cit. / Chap. VI: «Nasr Hamid Abû Zayd, l'exégèse coranique; de la manipulation à l'herméneutique» / pp.195, 196

— Lorsque la culture et le langage antécédents formaient un contexte, ils façonnaient le texte coranique; devenu prépondérant, le texte coranique devenait générateur de culture.

Dès lors que la diffusion géohistorique du message coranique a occasionné DIACHRONIQUEMENT le discernement des aires de l'islamité projective et de l'arabité élective; que les enseignements du Coran se sont mêlés aux cultures rencontrées, le monde arabo-islamique contemporain contient SYNCHRONIQUEMENT toutes les variations épistémiques qui l'ont façonné séculairement.

---

## 2 / UNE VERTU POLITIQUE DE SECOND NIVEAU

### 2a/ UN PESSIMISME ANTHROPOLOGIQUE FONCIER

Dans le sillage d'un Fichte ou d'un Machiavel, dont il se réclamait, imprégné comme eux d'un pessimisme anthropologique foncier<sup>34</sup>, Max Weber distinguait «L'ÉTHIQUE DE CONVICTION» d'avec «L'ÉTHIQUE DE RESPONSABILITÉ».

---

<sup>34</sup> Cf. J.G. Fichte, «Machiavel et autres récits philosophiques et politiques de 1806-1807» / Payot, Paris 1981 / pp. 55, 56 (Note de Catherine Colliot-Thélène)

- Quelque sincère qu'elle fût, «L'ÉTHIQUE DE CONVICTION» demeurait enclose en elle-même. Absorbé par la volonté de traduire en actes l'ardeur de sa foi, ou de faire acte de prosélytisme, le sujet n'avait point à souci de répondre des résultats que sa décision pouvait causer chez autrui.

- Quant à «L'ÉTHIQUE DE RESPONSABILITÉ», compte tenu de la médiocrité de l'Homme, elle réclamait que fussent rattachées à l'action du sujet les conséquences de sa décision.

Max Weber;

«- LE PARTISAN DE L'ÉTHIQUE DE RESPONSABILITÉ compte (...) avec les défauts moyens des hommes; il n'a, comme Fichte l'a justement dit, aucun droit de présupposer leur bonté et leur perfection; il ne se sent pas en état de rejeter sur d'autres les conséquences de sa propre action, dans la mesure où il pouvait les anticiper. Il demandera que ces conséquences soient imputées à son action.»

«- LE PARTISAN DE L'ÉTHIQUE DE CONVICTION ne se sent "responsable" que d'une chose: empêcher que ne s'éteigne la flamme de la pure conviction, par exemple la flamme de la protestation contre l'injustice de l'ordre social.»<sup>35</sup>

---

<sup>35</sup> Max Weber, «Le Savant et le Politique» / Op. cit. / «La profession et la vocation de politique» / p.193



Aucune éthique au monde, poursuivait Max Weber, ne pouvait éluder le problème de la sanctification des moyens par la fin, et c'est sur cette pierre d'achoppement que «L'ÉTHIQUE DE CONVICTION» buttait, en émettant un jugement d'ordre moral absolument inopérant.

— «L'ÉTHIQUE DE RESPONSABILITÉ» s'affirmait comme la vertu politique par excellence. Ou comme la «VIRTÙ» machiavélienne.

Quoique, sous la plume de Machiavel, ce vocable ne fût nulle part l'objet d'une définition à proprement parler – ni dans «Le Prince», ni dans les «Discours sur la première décade de Tite-Live» –, la notion de «VIRTÙ» n'en constituait pas moins avec celle de FORTUNE une opposition pertinente: quand la Fortune était une force immanente capable d'anéantir tout dessein humain, la «virtù» machiavélienne renvoyait à un faisceau de qualités participant du seul réalisme politique, sans qu'aucune considération morale ni aucun dogmatisme n'intervînt.

Machiavel:

«Je sais bien qu'aucuns furent et sont en opinion que les affaires de ce monde soient en cette sorte gouvernées de Dieu et de la Fortune; que les hommes avec toute leur sagesse ne les puissent redresser, et n'y aient même aucun remède. Néanmoins, pour que notre libre arbitre ne soit éteint, j'estime qu'il peut être vrai que la Fortune soit maîtresse de la moitié de nos œuvres, mais qu'etiam elle nous en laisse gouverner à peu près l'autre moitié. Je la compare à l'une de ces rivières coutumières de déborder, lesquelles, se courrouçant, noient alentour les plaines, détruisent les arbres et

maisons, dérobent d'un côté de la terre pour en donner autre part; chacun fuit devant elles, tout le monde cède à leur fureur, sans y pouvoir mettre rempart aucun. Et bien qu'elles soient ainsi furieuses en quelque saison, pourtant les hommes, quand le temps est paisible, ne laissent pas d'avoir la liberté d'y pourvoir et par remparts et par levées, de sorte que, si elles croissent une autre fois, ou elles se dégorgeraient par un canal, ou leur fureur n'aurait point si grande licence, et ne serait pas si ruineuse.»

«— Ainsi en est-il de la Fortune, laquelle démontre sa puissance aux endroits où il n'y a point de force dressée pour lui résister, et tourne ses assauts au lieu où elle sait bien qu'il n'y a point remparts ni levées pour lui tenir tête.»<sup>36</sup>

## 2b/ L'INTÉRÊT POUR MACHIAVEL RENAÎT TOUJOURS...

En scholiaste averti, Claude Lefort caractérisait ainsi le propos de Machiavel:

Claude Lefort:

«À l'encontre des penseurs classiques, (...) Machiavel réduit la vertu et la justice à des effets de la nécessité. Aussi bien son projet est-il de montrer quelles sont les conditions à partir desquelles les hommes sont placés dans la nécessité de se conduire en bons citoyens ou en bons sujets. Du même coup, l'art politique dérive de la

---

<sup>36</sup> Machiavel, «Le Prince» / Chap.XXV: «Combien peut la Fortune dans les choses humaines, et comme on y peut faire tête» / Œuvres complètes / Éd. Gallimard, La Pléiade, 1952 / pp.364, 365

connaissance de la nécessité — une connaissance guidée par l'examen des situations extrêmes.<sup>37</sup>

Patrick Boucheron<sup>38</sup> rappelait que le machiavélisme n'était pas la doctrine de Machiavel, mais le discours de ses contempteurs les plus virulents, le masque grimaçant qu'ils voulurent plaquer sur le visage de la perspicacité.

Le réalisme politique de Machiavel (la poursuite de «la verità effettuale della cosa») se tenait à égale distance de la vanité des beaux principes et de la hideur du cynisme. C'est pourquoi nous pouvons continuer d'interroger Machiavel, a fortiori, dans les moments critiques que nous traversons.

Patrick Boucheron:

«L'intérêt pour Machiavel renaît toujours dans l'histoire au moment où s'annoncent les tempêtes, car il est celui qui sait philosopher par gros temps. Si on le relit aujourd'hui, c'est qu'il y a de quoi s'inquiéter. Il revient: réveillez-vous.»<sup>39</sup>

---

<sup>37</sup> Claude Lefort, «Machiavel et la "verità effettuale"» in «Écrire à l'épreuve du politique» / Éd. Calmann-Lévy, 1992 / pp.156, 157

<sup>38</sup> Patrick Boucheron est professeur au Collège de France, titulaire de la chaire «Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII-XVI-siècles».

<sup>39</sup> Patrick Boucheron, «Un été avec Machiavel» / 1. «Les saisons» / Éd. des Équateurs / France Inter, 2017 / p.10

Précurseur de la modernité politique (dans sa forme européenne), Machiavel était premier à critiquer l'apparence transcendante, cette illusion qui nous porte à dépasser par la spéculation les limites de l'expérience immédiate.

Machiavel:

«Reste maintenant à voir quelles doivent être les manières et façons du Prince envers ses sujets et ses amis. Et comme je sais bien que plusieurs autres ont écrit de la même matière, je crains que, si moi-même j'en écris, je sois estimé présomptueux si je m'éloigne, surtout en traitant cet article, de l'opinion des autres. Mais, étant mon intention d'écrire choses profitables à ceux qui les entendront, il m'a semblé plus convenable de suivre la vérité effective de la chose ("la verità effettuale della cosa") que son imagination. Plusieurs se sont imaginé des Républiques et des Principautés qui ne furent jamais vues ni connues pour vraies.»

«Mais il y a si loin de la sorte qu'on vit à celle selon laquelle on devrait vivre, que celui qui laissera ce qui se fait pour cela qui se devrait faire, il apprend plutôt à se perdre qu'à se conserver; car qui veut faire entièrement profession d'homme de bien, il ne peut éviter sa perte parmi tant d'autres qui ne sont pas bons.»

---

<sup>40</sup> Machiavel, «Le Prince» / Op. cit. / Chap. XV, «Des choses par lesquelles les hommes, principalement les princes, acquièrent blâmes ou louanges» / pp.334, 335

Au sens de Machiavel, était mal assis un régime reposant sur des fondements situés par delà les bornes de l'expérience, dans un au-delà inaccessible – la Justice, le Bien, la Vérité, etc. L'allégation de ces entités idéales était propice à l'instauration d'un pouvoir discrétionnaire et absolu, — le Pouvoir procédait d'une révélation divine; Dieu était le garant de l'unité politique que le monarque prétendait incarner.

La stabilité du régime et la légitimité de l'autorité politique voulaient au contraire que les fondements de l'ordre politique fussent ramenés dans les limites de l'expérience et dans celles d'une rationalité immanente.<sup>41</sup>

— Claude Lefort montrait que la désincorporation du Pouvoir emportait la désintringation des prérogatives princières et leur incessante problématisation.

Claude Lefort

«Dès lors que le Pouvoir cesse de manifester le principe de génération et d'organisation du corps social; dès lors qu'il cesse de condenser en lui les vertus dérivées d'une Raison et d'une Justice transcendantes, le droit et le savoir s'affirment, vis-à-vis de lui, dans une extériorité, dans une irréductibilité nouvelles. Et, de même que la

---

<sup>41</sup> L'immanentisme est cette doctrine d'autosuffisance gnoséologique et praxéologique pour laquelle l'homme place en lui-même la force et le principe de son invention. Tout au-delà de la pensée y est posé comme impensable.

figure du pouvoir, en sa matérialité, en sa substantialité, s'efface; de même que son exercice s'avère pris dans la temporalité de sa reproduction, et subordonné au conflit des volontés collectives, de même l'autonomie du droit est liée à l'impossibilité d'en fixer l'essence.»

«— On voit se déployer pleinement la dimension d'un devenir du droit, toujours dans la dépendance d'un débat, sur son fondement et sur la légitimité de ce qui est établi et de ce qui doit être (...).»<sup>42</sup>

## 2d / LES DÉFIS DE L'IMMANENTISME POLITIQUE

Se frottant l'énigme du Pouvoir, l'immanentisme politique mettait au jour la part de violence qui imprègne le Pouvoir, et la parodie d'unité à quoi il s'évertue.

La démocratie que nous professons si complaisamment ne peut se résumer à l'affinité élective des opinions, car si cette vue permet d'expliquer la formation de majorités, elle n'atteint ni à la génération du POLITIQUE ni à la préservation de l'espace public, qui en est la condition sine qua non.

Observateur privilégié de la jeune démocratie américaine, d'emblée, Alexis de Tocqueville pressentait la tyrannie doxique que pouvait exercer la majorité!

---

<sup>42</sup> Claude Lefort, «Essais sur le politique, XIX-XX siècles» / Éd. du Seuil, 1986 / p.27

Alexis de Tocqueville:

«Qu'est-ce donc qu'une majorité prise collectivement, sinon un individu qui a des opinions et, le plus souvent, des intérêts contraires à un autre individu qu'on nomme la minorité? Or, si vous admettez qu'un homme revêtu de la toute-puissance peut en abuser contre ses adversaires, pourquoi n'admettez-vous pas la même chose pour une majorité?» (...)

«La toute-puissance me semble en soi une chose mauvaise et dangereuse. Son exercice me paraît au-dessus des forces de l'homme, quel qu'il soit (...). Il n'y a donc pas sur la terre d'autorité si respectable en elle-même, ou revêtue d'un droit si sacré, que je voulusse laisser agir sans contrôle, et dominer sans obstacles...»<sup>43</sup>

Il est rédhibitoire d'énoncer des avis présumés impeccables, comme fins dernières de la démocratie; destructeur de forger une «orthodoxie démocratique» pour vouer aux gémonies toute velléité hérétique. L'avènement chimérique d'une harmonie universelle ne doit pas être brandi comme le préalable de la discussion politique.

C'est bien plutôt de l'inévitable conflit des opinions, et de la nécessité de prévenir le déchaînement de la violence partisane dans l'enceinte de la communauté que procède le Politique.

---

<sup>43</sup> Alexis de Tocqueville, «De la Démocratie en Amérique, I» / 2<sup>ème</sup> partie / Chap. VII: «De l'omnipotence de la majorité aux États-Unis, et de ses effets» / «Tyrannie de la majorité» / Éd. Robert Laffont / collect. Bouquins, Paris, 1986 / p.243

Il n'empêche qu'en marge des convergences doxiques, des dissensions profondes subsisteront; l'accord devra alors porter sur la reconnaissance des désaccords initiaux, et se nouer autour d'une qualité partagée de libre disputeur.

L'institution ne repose point sur un donné; elle prend forme en raison du frottement des opinions antagonistes. La collision des interprétations particulières elle-même n'est pas exclusive de la pluralité des critères axiologiques les justifiant, ni de celle, connexe, des conceptions du bien commun. Qui mieux est, l'explicitation des motifs sous-tendant des positions immédiatement antagonistes rend possible l'évolution voire la révision des opinions confrontées; partant, elle favorise la constitution et le développement d'un fonds commun de représentations.

L'institution politique est une praxis, un agir incessant. Si les valeurs respectives dont se réclament les intervenants jouent un rôle moteur, la stabilité du processus n'est pas due à des paramètres qui seraient maintenus constants, mais bien, chez chaque locuteur, à la capacité de mobiliser des ressources argumentatives pour les besoins de la discussion.

Lieu de l'incessant remaniement des opinions, l'espace public doit être animé par une argumentation pourvoyeuse de raisons – mais de raisons non coercitives –, seule voie permettant de parer un dilemme fatal: l'adhésion forcée à un ordre présumé universellement valable, ou l'usage de la



suggestion et de la violence pour faire prévaloir des opinions et décisions arbitraires.

Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca:

«Seule l'existence d'une argumentation qui ne soit ni contraignante ni arbitraire accorde un sens à la liberté humaine, condition d'exercice d'un choix raisonnable. Si la liberté n'était qu'adhésion nécessaire à un ordre naturel préalablement donné, elle exclurait toute possibilité de choix; si l'exercice de la liberté n'était pas fondé sur des raisons, tout choix serait irrationnel, et se réduirait à une décision arbitraire agissant dans un vide intellectuel.»

«— C'est grâce à la possibilité d'une argumentation qui fournit des raisons – mais des raisons non contraignantes – qu'il est possible d'échapper au dilemme suivant: adhésion à une vérité objectivement et universellement valable, ou recours à la suggestion et à la violence pour faire admettre ses opinions et décisions.»<sup>44</sup>

## 2e / QU'EST-CE QUE LE POLITIQUE?

Loin des péripéties superficielles de l'activité politique, Claude Lefort définissait LE POLITIQUE comme cette incessante métamorphose sociétale, — tout à la fois émergence et effacement du mode institutionnel.

---

<sup>44</sup> Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, «Traité de l'Argumentation» / Conclusion / Éd. de l'Université de Bruxelles, 1988, 1992 / p.682

Claude Lefort:

«LE POLITIQUE se révèle (...), non pas dans ce qu'on nomme l'activité politique, mais dans ce double mouvement d'apparition et d'occultation du mode d'institution de la société: apparition, en ce sens qu'émerge à la visibilité le procès par lequel s'ordonne (...) la société à travers ses divisions; occultation, en ce sens qu'un lieu de la politique — lieu où s'exerce la compétition des partis, et où se forme et se renouvelle l'instance générale du pouvoir — se désigne comme particulier, tandis que se trouve dissimulé le principe générateur de la configuration de l'ensemble.»<sup>45</sup>

Pour Claude Lefort, tout essai de description du Politique supposait la mise en œuvre d'un ensemble axiologique qui, lui-même, participait du Politique; factice était donc l'assignation du descripteur à la neutralité.

— Le bannissement du jugement de valeur dénotait l'agnosie sociétale du sujet, et déguisait, en fait, un dessein de domination.

Claude Lefort:

«Je dirai seulement que si l'on ne veut rien savoir des distinctions qui fondent l'exercice de la pensée, sous le prétexte qu'on ne saurait prédire leur critère; si l'on prétend ramener la connaissance

---

<sup>45</sup> Claude Lefort, «Essais sur le Politique, XIX-XX<sup>e</sup> siècles» / Op. cit. / «La question de la démocratie» / pp.19, 20

dans les limites de la science objective, l'on rompt avec la tradition philosophique; faute de prendre le risque de juger, on perd le sens d'une différence entre les formes de société.»

«— Le jugement de valeur renaît alors hypocritement sous le couvert d'une hiérarchisation des déterminants du supposé réel, ou bien s'affirme arbitrairement dans l'énoncé brut des préférences.»<sup>46</sup>

Cette «hiérarchisation des déterminants du supposé réel» que dénonçait Claude Lefort, travers typique de nos démocraties modèles!

## 2f / POSTULER UNE MODERNITÉ POLITIQUE SUI GENERIS

Prisonnières d'une conception du Progrès tout à la fois linéaire, nécessaire et inévitable, nos démocraties modèles attendent implicitement d'un monde arabo-musulman perçu comme arriéré, qu'il rattrape son retard en effectuant, à leur imitation, le départ du Politique d'avec le Religieux, lui-même donné pour l'expression indépassable de la modernité politique.

En raison même de l'universalisme qu'il professe, notre démocratisme outreucidant usurpe en totalité l'espace des virtualités politiques, écartant d'office toute formule étrangère qui ne se laisserait pas jeter dans son moule idéal.

---

<sup>46</sup> Claude Lefort, «Essais sur le Politique, XIX-XX<sup>e</sup> siècles» / Op. cit. / «La question de la démocratie» / p. 21

— Disqualifier d'emblée le génie politique d'autrui, c'est empêcher l'émergence d'un Politique authentique, hors l'enceinte de nos démocraties.

Nous sommes trop infatués pour apercevoir que notre démocratisme n'est que l'expression d'une particularité géohistorique démesurément enflée, laquelle ne peut tenir lieu de parangon politique, si peu qu'elle apparaît insupportablement à l'opinion arabo-musulmane comme un hégémonisme occidental à peine déguisé.

À l'opposite de l'impératif kantien qui prescrit d'«agir de telle sorte que la maxime de notre volonté puisse toujours être érigée en loi universelle», — ne serait-ce que pour dégager la possibilité théorique d'un postulat inchoatif —, nous devrions débarrasser notre thèse démocratique de la clause universaliste et normativiste dont nous l'avons si présomptueusement parée, pour poser comme irréductibles à nos vues les formes de modernité politique dont le monde arabo-musulman est capable.

— Au lieu que Samuel P. Huntington se résignait trivialement à un «choc des civilisations» supposé inéluctable, nous devons faire acte d'invention et d'audace politiques.

La perniciosité d'une guerre visant l'anéantissement de l'État ne réclame-t-elle pas de l'Europe qu'elle illustre, une fois encore, cette propriété vantée par Paul Valéry?

Paul Valéry:

«Les autres parties du monde ont eu des civilisations admirables, des poètes du premier ordre, des constructeurs et même des savants. Mais aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété "physique": le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant. Tout est venu à l'Europe, et tout en est venu. Ou presque tout.»<sup>47</sup>

— Faute d'une dimension véritablement politique, le projet européen est condamné.

---

<sup>47</sup> Paul Valéry, «La crise de l'Esprit» / «Essais quasi politiques» / Œuvres complètes / Éd. Gallimard, La Pléiade / t. I, 1957 / p.995

Troisième partie:

CONNAÎTRE POUR AGIR /

AGIR POUR CONNAÎTRE

## 1/ LA DIFFICULTÉ DE CONNAÎTRE

### 1a / LA NOTION DE SENSIBILITÉ AUX CONDITIONS INITIALES

En précurseur génial de la théorie qui, aujourd'hui, porte le nom de «Chaos déterministe», Poincaré décrit, avant la lettre, l'effet de processus dynamiques non-linéaires dont la sensibilité aux conditions initiales est telle que la plus infime imprécision dans la mesure de la situation de départ entraînera des écarts incommensurables dans l'évolution du système. Cette non-proportionnalité entre causes et effets générera un comportement chaotique imprédictible.

Henri Poincaré:

«Une cause très petite qui nous échappe détermine un effet considérable que nous ne pouvons pas ne pas voir, – et alors nous disons que cet effet est dû au hasard. Si nous connaissions exactement les lois de la Nature et la situation de l'Univers à l'instant initial, nous pourrions prédire exactement la situation de ce même Univers à un instant ultérieur. Lors même que les lois naturelles n'auraient plus de secret pour nous, nous ne pourrions connaître la situation initiale qu'approximativement. Si cela nous permet de prévoir la situation ultérieure avec la même approximation, c'est tout ce qu'il nous faut; nous disons que le phénomène a été prévu, qu'il est régi par des lois, mais il n'en est pas toujours ainsi.»

«Il peut arriver que de petites différences dans les conditions initiales en engendrent de très grandes dans les phénomènes finaux; une petite erreur commise sur les premières produirait une erreur énorme sur les derniers.»

«— La prédiction devient impossible, et nous avons le phénomène fortuit»<sup>48</sup>

— A fortiori, s'agissant des affaires humaines!

«Notre histoire se situe (...) dans le domaine où la science se rétracte», notait Saint-Exupéry. En substance, l'auteur indiquait que la répétition était fondée en matière de phénoménologie, non en matière de gnoséologie.

Antoine de Saint-Exupéry:

Newton justifie la découverte de sa vie quand il fonde la mécanique sur des axiomes. Il prévoit une répétition. Mais il ne prétend pas prévoir, quand ses axiomes coordonnent les événements jusqu'à la quatrième décimale, la découverte de la cinquième.» (...)

«Les mathématiciens savent qu'il est toujours une équation qui rendra compte plus ou moins simplement des rapports que forment les courbes tracées au hasard sur mon papier. (...) Il est bien évident que du fait d'ajouter un seul point modifiant infiniment peu ma courbe,

---

<sup>48</sup> Henri Poincaré, «Le Hasard» / in «La Revue du Mois», 3, 1907 / pp.257-276 / Texte repris in «Science et Méthode» / Éd. Flammarion, 1908



l'équation qui rendra compte de cette nouvelle courbe différera infiniment peu de la première. Et j'en pourrai déduire, par confusion, que j'étais bien tombé sur une loi directrice valable en gros pour les prolongements de ma courbe.»

«— Mais il y a lieu de considérer que la différence des deux équations est également celle qu'il faut pour rendre compte de la possibilité, pour ce nouveau point, d'être absolument quelconque».<sup>49</sup>

## 1b / ONTOS ET GNÔSIS

La difficulté de connaître tient à ce que nos édifices conceptuels figurent une portion du monde, un monde où nous-mêmes sommes immergés. Le champ de la cognition n'embrasse pas le monde lui-même mais seulement notre relation au monde; immersion ontique et incomplétude cognitive sont consubstantielles.

— Une part de la réalité échappe à notre intelligence; une autre est le produit de notre intelligence.

Il n'est point d'univocité entre un ordre du monde a priori et quelque langage universel susceptible de le décrire; point de principe dont on puisse déduire des modèles apodictiques, mais un mélange d'empiricité et de spéculation. Impossible de dire avec certitude que nos énoncés soient toujours vrais, ni qu'ils

---

<sup>49</sup> A. de Saint-Exupéry, «Écrits de guerre, 1939-1940» / «La Morale de la pente» / Œuvres complètes / Éd. Gallimard, La Pléiade / t. II, 1999 / pp.16, 17

assurent une couverture complète du domaine considéré.<sup>50</sup> Aussi ne saurions-nous tirer du monde existant une image limpide.

— Mais il y a lieu d'apprécier dans le grenu de ce prisme imparfait la condition même de la cognition.

### 1c / L'ORDRE MENTAL N'EST PAS UN DONNÉ

L'ordre mental est un réajustement autotélique pour lequel les niveaux émergés d'une architectonie conceptuelle en train de s'édifier rétroagissent sur les facteurs en ayant autorisé l'émergence.

Du moment que la consolidation et que la validation de l'ordonnance entr'aperçue s'effectuent a posteriori, l'approfondissement des connaissances ne pourra consister en la consécution d'inférences formelles gratuites; il passera nécessairement par l'acquisition de nouveaux contenus, et réclamera le déploiement de stratégies cognitives articulant heuristiques et réaménagements intrinsèques.

---

<sup>50</sup> En 1931, Kurt Gödel a ébranlé la conviction intime de la quasi-totalité des mathématiciens de son temps, conviction selon laquelle il était possible de construire des systèmes formels d'axiomes qui fussent tout à la fois cohérents (i.e. tels que ne pussent s'y trouver simultanément un résultat et son contraire) et complets (i.e. tels que tout énoncé y fût déclaré vrai ou faux). Gödel a démontré que, pour tout système formel, il existe au moins un énoncé indécidable, c'est-à-dire un énoncé dont on ne puisse ni confirmer ni infirmer la vérité en recourant aux seuls axiomes contenus par le système.

## 1d / LE RÔLE DU SYLLOGISME ET CELUI DE L'INTUITION

- Tablant sur des procédures formelles éprouvées, LA PENSÉE SYLLOGISTIQUE pose que toute proposition complexe est décomposable en sous-ensembles estimés plus commodes à manier. Elle admet un ensemble fini d'entités, et l'inscrit dans un tissu préexistant de relations logiques.

- Partant d'une capacité prédicative imparfaite mais perfectible, LA PENSÉE INTUITIVE regarde la proposition énoncée comme une simple étape dans le déroulement d'une évolution cognitive, un stade dans le champ d'une connaissance non bornée, et elle postule que la part d'incertitude les marquant pourra être réduite, moyennant «un apprentissage sur le tas». S'avisant d'identités partielles, elle noue des analogies fécondes, usant de vides interstitiels à des fins de plasticité interprétative.

Alors que la pensée syllogistique fige en fait une procédure cognitive, à un instant donné, (faisant intervenir en quelque sorte un «deus ex machina» omniscient), la pensée intuitive substitue à la finitude et à la certitude de la pensée syllogistique l'imprédictibilité et les ressources de l'invention.

Tout bien considéré, loin de s'exclure mutuellement, ces deux modes de pensée sont complémentaires: ce sont les phases dialectiques d'un seul et même processus. L'intuition est rare, inopinée, prodromique, fugace; un «tissu conjonctif» de vérités syllogistiques palliera les lacunes et la fragilité de l'intuition.

La logique déductive n'a aucune vertu générative, dans la mesure où elle enregistre des régularités formelles, et qu'elle codifie a posteriori une collection d'inférences s'étant révélées correctes.

— Sans l'attraction d'un pôle, elles n'eussent formé en somme qu'une immense tautologie.

Paul Claudel:

«On dit d'un miroir qu'il réfléchit, et on dit aussi d'un penseur qu'il réfléchit. De l'objet au sujet il y a une répercussion, un écho, un va-et-vient, quelque chose de comparable à la technique actuelle du radar: le sondage par l'émission d'un train d'ondes. (...) Le découvreur ou l'inventeur va à la recherche dans l'inconnu d'un site, d'une série de points grâce auxquels, par usage de l'intelligence, il reconstruit un ensemble, il apprécie une activité. L'ébauche une fois établie, le jeu du radar permet d'étreindre l'hypothèse, d'en éprouver la solidité.»<sup>51</sup>

## 1e / QU'EST-CE QU'UN SYSTÈME ADAPTATIF COMPLEXE?

— L'appropriation du conceptuel au réel participe ainsi des Systèmes Adaptatifs Complexes (SAC). Rappelons-en succinctement les phases essentielles:

---

<sup>51</sup> Paul Claudel, «La Pensée religieuse de Romain Rolland», 1948 / in «Œuvres en prose», Pl. / pp. 608-609 / cit. du Gd. Robert

a) Dans le flux de données extrinsèques atteignant le système considéré, des associations sont opérées entre des phénomènes répétitifs; des régularités sont ainsi relevées; un premier départ est effectué entre l'essentiel et l'accessoire.

b) Ces régularités sont ramassées en un faisceau de schémas concurrents soumis à variations, lesquels continuent d'être exposés au flux extrinsèque de données, étant même susceptibles d'intégrer des éléments précédemment écartés.

c) Consolidés, ces schémas sont appliqués au monde; l'épreuve de la réalité révélera leur degré d'adéquation.

d) Soumis à cette «pression de sélection», certaines configurations seront en perte de vitesse, s'étioleront et finiront par s'effacer tout à fait; les plus résilientes se pérenniseront.

— Équivalente à une mise en mémoire, cette pérennisation équivaut à une potentialisation de l'activité cognitive.<sup>52</sup>

---

<sup>52</sup> Cf. Murray Gell-Mann, «Le Quark et le Jaguar »/ I. «Le Simple et le Complexe» / 3. «Information et complexité brute» / Éd. Flammarion, Paris 1995 / pp. 40, 41

## 1f / L'IDÉE DE PLAN SELON SAINT-EXUPÉRY

Est-il malvenu, est-il téméraire d'aviser dans la notion de PLAN cultivée par Saint-Exupéry la manifestation sublimée d'un système adaptatif complexe? Antoine de Saint-Exupéry a dit le mûrissement malaisé du «plan dans l'œuvre littéraire» et le paradoxe de son avènement.

Antoine de Saint-Exupéry :

«Si, avant d'écrire, j'énonce en gros quelques mouvements de mon œuvre (ici, ça monte; ici, tel goût de souvenir; ici, plus sombre...), ce n'est point ce plan-là qui conditionne mon œuvre. Il n'est que l'expression de ce que j'ai une œuvre à écrire. Car évidemment l'essentiel se présente d'abord en tant que structure. Mais comme mon travail est précisément, essentiellement, de découvrir et de dégager cette structure qui seule importe, il est un peu absurde de penser qu'elle est schéma rigide qui va gouverner et contenir l'œuvre.»

«— Et ce que je modifierai perpétuellement jusqu'à ce que le verbal "ressemble " à l'essentiel non verbal, ce sera précisément LE PLAN».<sup>53</sup>

---

<sup>53</sup> Antoine de Saint-Exupéry, «Carnet V», note n°75 / Œuvres complètes / Éd. Gallimard, La Pléiade / t. I, 1994 / p.642

## 1g / LA CONNAISSANCE: PRODUCTION ET PRÉSUPPOSITION

Pour Guy Caplat, une DONNÉE était objective, qui simple signifiait, relevait de la sémiotique. Présentée dans une perspective particulière, la donnée se transformait en INFORMATION. La CONNAISSANCE, elle, n'apparaissait qu'au moment où un sens était associé à l'information perçue. Celle-ci ne consistait pas à exhumer quelque donné latent, mais à colliger des informations pertinentes, et à les INTERPRÉTER, c'est-à-dire à les «SÉMANTISER»<sup>54</sup>. Paradoxe, tout à la fois production et présupposition, la connaissance existait sous les espèces d'une information pourvue de sens et de connaissances-ressources autorisant l'attribution de sens. En retour, la connaissance produite était alors susceptible de délivrer des informations nouvelles, via le raisonnement par inférence. «Il existe donc une rétroaction des processus d'interprétation et de production vers le patrimoine cognitif qui a servi à les rendre opérants», conclut ainsi Guy Caplat.<sup>55</sup>

---

<sup>54</sup> SÉMANTISER: néologisme forgé à partir du substantif SÉMANTIQUE, adj. et n. fém., lui-même emprunté au grec SÊMANTIKOS, «qui signifie, qui indique, qui fait connaître», formé sur le verbe SÊMAINEN, «marquer d'un signe»; d'où «faire savoir», «expliquer», lui-même dérivé de SÊMA, SÊMATOS, «caractère distinctif».

(D'après Alain Rey, «Dictionnaire historique de la langue française» / Op. cit.)

<sup>55</sup> Cf. Guy Caplat, «Modélisation cognitive et résolution de problèmes» / Chap. 1: «Sur la piste de la Connaissance» / Presses Polytechniques et Universitaires Romandes / PPUR /INSA de Lyon, 2002 / pp.27, 28

## 1h/ SIGNIFIANT / SIGNIFIÉ / INTENTÉ / RÉFÉRENT

La conceptualisation est le lieu d'une triple articulation, tenant au SIGNIFIANT, au SIGNIFIÉ et au RÉFÉRENT:

– au SIGNIFIANT, i.e. à une sémiologie faisant office de support, que celui-ci soit phonologique, scriptural, lexical ou syntactique;

– au SIGNIFIÉ, i.e. au CONCEPT DÉFINI EN INTENSION. Fondé sur le primat de la cognition, le concept défini en intension (ou EN COMPRÉHENSION) stipule un ensemble de conditions à satisfaire pour qu'un objet du monde sensible puisse en relever. Si ces conditions sont trop restrictives, le concept sera vide.

– au RÉFÉRENT, i.e. au CONCEPT DÉFINI EN EXTENSION. Partant de l'antériorité ontologique du monde, il regroupe les propriétés essentielles à une classe d'objets préexistants; reproductible, ce processus finira par développer une arborescence taxinomique, chaque ramille comptant au moins une «feuille».

Le concept défini en intension génère des objets abstraits, mais il ne dira rien de leur pertinence; le concept défini en extension poursuit une fin d'adéquation au réel, mais il ne dira rien de sa cohérence.



Réfléchissant sur l'économie gouvernant SIGNE et SENS, Paul Ricœur distinguait LE SIGNIFIÉ de L'INTENTÉ, posant le signifié comme intraduisible, car solidaire d'un système linguistique singulier, par opposition à l'intenté, contenu global de pensée, reformulable dans une même langue ou transposable dans une autre langue. Même réduite à un mot, la phrase était encore un prédicat, et relevait toujours du discours. Quand un signe n'était qu'une différence au sein d'un système linguistique, le discours faisait référence à une réalité extrinsèque, qu'il avait à décrire, à déconstruire, à expliquer.

Paul Ricœur:

«L'introduction du problème de la référence, en liaison avec celle du sens, constitue le moment crucial de la présente discussion: la notion de sens, successivement décrite comme le prédicat de la phrase, puis comme son "intenté", s'écarte de manière décisive de la notion de signe, lorsque la référence la déplace vers le dehors du langage.»

«— Le langage paraît alors mû par deux mouvements: l'un qui sépare le signe de la chose, et le rapporte à d'autres signes dans la clôture d'un système linguistique; l'autre qui applique le signe à la réalité, le rapporte au monde, et ainsi, ne cesse de compenser le mouvement de la différence par celui de la référence.»<sup>56</sup>

---

<sup>56</sup> Paul Ricœur, «Signe et Sens» / «Encyclopædia Universalis» / Éd. 1998 / pp.1011 et suiv.

## 2 / DÉCISION ET COGNITION

### 2a / UN POSTULAT MÉTAPOLITIQUE SOUS CONTRÔLE?

Est-il raisonnable d'attendre d'une procédure comme l'AMDEC qu'elle puisse sécuriser notre postulat métapolitique?

AMDEC est l'acronyme correspondant à l'ANALYSE DES MODES DE DÉFAILLANCE, DE LEURS EFFETS ET DE LEUR CRITICITÉ. Elle désigne une procédure tendant à la sûreté de fonctionnement et à l'optimisation de la qualité, en tablant sur la criticité de défaillances plausibles, que cette démarche parte du stade de la conception du produit, ou qu'elle intervienne dans le cours d'un processus de fabrication existant.

En voici les phases essentielles:

a) Considérant qu'est entachée d'un flou dommageable la première image du système considéré, on décompose ce dernier en sous-systèmes pour en extraire les éléments premiers.

b) On identifie la cause des défaillances par le moyen d'un diagramme cause/effet; on dote la défaillance repérée d'une triple dimension: LA FRÉQUENCE (i.e. la probabilité qu'un défaut se réalise identiquement pour une cause donnée); LA GRAVITÉ (i.e. l'impact qu'un tel défaut est susceptible d'occasionner à

l'échelon subséquent); LA DÉTECTION (i.e. la possibilité de détecter une anomalie éventuelle, avant le passage à l'étape suivante).

c) De là, on suppose un seuil de criticité (dit NPR pour NIVEAU DE PRIORITÉ DE RISQUE), seuil au-delà duquel un plan d'actions correctives est préconisé.

d) Ces actions correctives mises en place, on vérifie leur efficacité en vue d'une nouvelle cotation satisfaisante; on finalise les actions correctives validées.

À l'analyse succède ainsi une synthèse réfléchie, qui, en rechaînant des rapports dûment vérifiés, assure la maîtrise du processus.

L'AMDEC est une démarche empirique et normative qui suppose un ensemble fini de facteurs contrôlables; la prévisibilité tient à l'idée que les mêmes causes produiront les mêmes effets. Aussi eût-il été déraisonnable de transposer, telle quelle, cette procédure à l'invention du Politique comme à l'épistémologie du Renseignement, tellement qu'en ces matières, il n'est point de répétition en quoi l'on puisse se situer. Le dessein d'optimiser le Renseignement comme le postulat du génie politique d'autrui relèvent du gnosique et de l'Inédit; or le lissage de l'Inédit implique l'assèchement de l'Invention.

Néanmoins, ce que l'on peut emprunter à l'AMDEC, c'est la notion de criticité, sauf à renverser la perspective.

Dans le cas de l'AMDEC, la notion de criticité tenait à la détermination d'un NIVEAU DE PRIORITÉ DE RISQUE; on y préconisait la mise en œuvre d'un plan d'actions correctives en vue de réduire un risque induit.

— Ici, la notion de criticité consistera à établir un seuil d'acceptabilité du risque décisionnel.

## 2b / L'ASSOMPTION DU RISQUE DÉCISIONNEL

Le réquisit illusoire d'une information exhaustive, sous le couvert d'une sagesse idéale, eût repoussé ad infinitum l'heure de la Décision, et partant, vidé de sa substance la Décision elle-même en abolissant l'obligation de trancher.

Par ailleurs, dès lors qu'elle est arrêtée à tel instant dans une situation évolutive, la Décision perdra peu à peu de sa pertinence première, et nécessitera des réajustements. Mais l'éventail possible de ces réajustements sera soumis aux restrictions induites par le choix antécédent; de surcroît, la multiplication de facteurs impondérables se traduira par des contraintes de friction qui viendront encore compliquer le processus décisionnel.

La Décision est ainsi une sorte d'arête de rebroussement où viennent se recouper dynamiquement deux nappes antagonistes: préalable, la première est constituée d'une information forcément lacunaire; projective, la seconde tend à aménager le terrain de la Décision. Dépendant intrinsèquement de prémisses précaires, continuellement exposée à des perturbations externes, la Décision est de nature AUTOPOÏÉTIQUE<sup>57</sup>: elle renvoie à la faculté d'un être vivant d'interagir spécifiquement avec son environnement, de sorte à régénérer continûment le tissu de relations dont dépend son invariance, et en quoi il se réalise.

— Cette qualité d'autopoïèse, Jacques Monod l'eût dite «téléonomique».

Dans un ouvrage fameux, Jacques Monod mettait en lumière l'une des propriétés essentielles à tous les êtres vivants sans exception: LA TÉLÉONOMIE.

Jacques Monod:

«Tout artefact est un produit de l'activité d'un être vivant, qui exprime ainsi (...) l'une des propriétés fondamentales qui caractérisent tous les êtres vivants sans exception: celle d'être des objets doués d'un projet qu'à la fois ils représentent dans leurs structures, et qu'ils

---

<sup>57</sup> Issu du grec «auto», soi-même, et «poiësis», production, création: le concept d'AUTOPOÏËSE. On le doit à Humberto Maturana et à Francisco Varela, qui le présentèrent dans un article intitulé «Autopoietic Systems», à l'occasion d'un colloque dans l'enceinte de l'Université de Santiago, en 1972.

accomplissent par leurs performances – telles que, par exemple, la création d'artefacts. Plutôt que de refuser cette notion (...), il est au contraire indispensable de la reconnaître comme essentielle à la définition même des êtres vivants.»

«— Nous dirons que ceux-ci se distinguent de toutes les autres structures de tous les systèmes présents dans l'Univers par cette propriété que nous appellerons LA TÉLÉONOMIE.»<sup>58</sup>

— La modélisation est la prise en compte de toutes les dimensions de la Décision, anticipation de ses effets, pour des fins d'adéquation et de contrôle.

Aux yeux du modélisateur, un système doit être consistant et bien circonscrit, de sorte à pouvoir exclure du champ conceptuel les objets jugés non pertinents. Une collection d'éléments interagissant ne suffira pas à constituer un système intelligible; encore faudra-t-il que de telles interactions se traduisent en un comportement global cohérent.

## 2c / LA NOTION HUSSERLIENNE D'INTENTIONNALITÉ

Un modèle est un artefact téléologique représentant une portion de réel en fonction d'un point de vue particulier; il tend à restreindre la complexité du réel à un petit nombre de

---

<sup>58</sup> Jacques Monod, «Le Hasard et la Nécessité» – «Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne» / Chap. 1: «D'étranges objets» / Éd. du Seuil, Paris, 1970 / pp.22 et suiv.

perspectives élues, ce qui revient à dire que, pour une même réalité, il est une plusieurs modèles concevables.

— En une formule réussie, Jacques Neiryck déclarait que «le but d'un modèle n'est donc pas la plus grande fidélité possible à la réalité, mais l'infidélité la plus réfléchie.»<sup>59</sup>

Outre qu'il dénote l'éclairage particulier projeté par le modélisateur sur la réalité considérée, un modèle cognitif est constitutivement dépendant du paradigme de modélisation adopté. Celui-ci fige les primitives de base, définit leur sémantique, et arrête un corpus de principes qui gouvernent ou restreignent leur usage.

— Dès lors qu'il substitue à l'original une représentation orientée, le modèle renvoie à la notion d'INTENTIONNALITÉ.

C'est Edmund Husserl qui forgea le néologisme d'INTENTIONNALITÉ, sur l'enclume de l'investigation phénoménologique. Ce vocable désignait «cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience DE quelque chose». Tout en demeurant identique, l'objet aperçu spontanément renvoyait à un potentiel de significations latentes, en même temps qu'il avait à être ressaisi par la réflexion pour des fins d'observation et d'explicitation.

---

<sup>59</sup> Jacques Neiryck, «Le Huitième jour de la création» – «Un mode d'emploi pour la technique» / Op. cit. / p.183

Edmund Husserl:

«Le mot INTENTIONNALITÉ ne signifie rien d'autre que cette particularité foncière et générale qu'a la conscience d'être conscience DE quelque chose, de porter, en sa qualité de "cogito" son "cogitatum" en elle-même.» (...)

«Ajoutons, pour plus de clarté, qu'il faut distinguer deux choses: d'une part, les actes de conscience — perception extérieure, souvenir, prédication, jugement de valeur, position d'une fin, etc. — accomplis spontanément, et d'autre part, les réflexions, qui nous révèlent ces actes spontanés, et qui sont elles-mêmes les actes perceptifs ("erfassend") d'un ordre nouveau. La réflexion a pour tâche, non de reproduire une seconde fois l'état primitif, mais de l'observer, et d'en expliciter le contenu.»<sup>60</sup>

2d / APPROCHES DECENDANTES /

APPROCHES ASCENDANTES

Guy Caplat rappelait qu'un modèle d'expertise était un média connectant UN MODÈLE DE CONNAISSANCES DE DOMAINE et UN MODÈLE DES CONNAISSANCES DE RÉOLUTION, les connaissances de domaine étant assujetties à la méthode de résolution: n'étaient estimées congrus que les éléments et les interprétations

---

<sup>60</sup> Edmund Husserl, «Méditations cartésiennes» – «Introduction à la phénoménologie » / Traduit de l'allemand par Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas / Librairie philosophique J. Vrin / Paris, 1953 / pp.28, 29



susceptibles de jouer un rôle dans le processus de résolution.<sup>61</sup>

Guy Caplat:

«L'acquisition des connaissances doit donc être considérée comme la construction coopérative entre expert et cognicien d'un modèle de connaissances. Comme tout modèle, ce dernier s'exprime dans un formalisme qui lui est propre, dans un langage basé sur des primitives pertinentes. (...) Ces primitives sont définies en fonction de la vision que le modélisateur/concepteur a sur "le monde" et sur les processus cognitifs à modéliser. Elles sont les catégories conceptuelles permettant toute modélisation; elles s'inscrivent dans un paradigme, i.e. un point de vue cohérent sur la façon de considérer un système. De fait, elles ne relèvent pas du vocabulaire de l'expert.»<sup>62</sup>

En gros, il est deux voies pour édifier un système expert: l'une, dite «descendante», qui consiste à thésauriser un acquis de connaissances, et à puiser dans cette bibliothèque un modèle préexistant se rapprochant le plus possible du problème à résoudre; l'autre, dite «ascendante» (ou «constructiviste»), qui consiste en l'assemblage pertinent des parties du modèle à édifier.

---

<sup>61</sup> Cf. Guy Caplat, «Modélisation cognitive et résolution de problèmes» / Op. cit. / Chap. 4: «Conception de bases de connaissances» / 4.4.5 «Figures de la modélisation» / p.180

<sup>62</sup> Guy Caplat, «Modélisation cognitive et résolution de problèmes» / Op. cit. / Chap. 4: «Conception de bases de connaissances» / 4.1.4. «Structuration préalable des connaissances» / p.148

- LES APPROCHES DESCENDANTES, qui équivalent à une descente dans l'arborescence décisionnelle, achoppent à l'aporie épistémologique pour laquelle le choix précoce d'un modèle d'interprétation standard a pour envers son faible degré d'adéquation aux spécificités du problème à résoudre. Il y a conflit entre la génération du modèle et son usage: les critères de choix d'une structure d'inférence n'étant pas donnés, l'utilisateur n'est éclairé ni quant à la conception du modèle ni quant à son instanciation.<sup>63</sup>

Guy Caplat:

«Une taxinomie de méthodes de résolution de problèmes peut-elle être indépendante des données du domaine considéré? Dans la mesure où les connaissances sont organisées en fonction de leur utilisation dans un raisonnement, tout choix ou prise de décision dans le parcours de l'arborescence des modèles d'interprétation détermine une forme particulière d'organisation des connaissances de domaine»<sup>64</sup>

---

<sup>63</sup> L'INSTANCIATION est un concept appartenant à la «Programmation Orientée Objet», qui consiste à former un objet à partir d'un ensemble de propriétés appelé «classe». «Instancier une classe», c'est construire un objet sur ce modèle.

<sup>64</sup> Guy Caplat / «Modélisation cognitive et résolution de problèmes» / Op. cit. / Chap. 4: «Conception de bases de connaissances» / 4.3 «Élaboration du modèle d'expertise: Approches descendantes» / p.164

- LES APPROCHES CONSTRUCTIVISTES procèdent par itération. Plutôt que de prélever dans une bibliothèque un modèle tout fait, elles élaborent une économie cognitive dans laquelle se répondent congrûment phases de stabilisation et phases de raffinement: explicitation des connaissances de domaine introduites; intégration de cet apport dans l'acquis des connaissances; évaluation de ce nouvel ensemble en vue de raffiner le processus d'acquisition de connaissances. Dans cette optique, le départ entre connaissances de domaine et connaissances de résolution est vu comme une simple convention obéissant à un souci de commodité opérationnelle. Rien n'empêche donc qu'interagissent ces deux types de connaissances.

— Il n'est pas d'expertise où ne s'intriquent description du monde et inférence médiate.

Dès lors que sont mutuellement exclusives les approches descendantes et les approches ascendantes, notons qu'il serait faux de voir dans leur combinaison hâtive l'occasion d'un rapprochement avec l'économie «Top-down/Bottom-up» régissant l'ordre mental; seules sont susceptibles de convenir les approches ascendantes qui consistent en l'étagement dialectique des connaissances.

## 2e / TRADUISIBILITÉ ET ORIENTATION

Si toute connaissance repose sur un système de symboles, il est possible d'en extraire des jeux de primitives de représentation dans lesquels, de proche en proche, la connaissance va pouvoir être projetée. Une modélisation de type constructiviste repose tout à la fois sur LA TRADUISIBILITÉ d'une suite de représentations, et sur L'ORIENTATION du processus cognitif, illustration de l'intentionnalité husserlienne.

Guy Caplat:

«Une fois posé ce principe d'existence des primitives, et défini ce jeu de primitives, (chaque jeu correspondant à une façon particulière de considérer le monde), la problématique de la modélisation des connaissances renvoie naturellement à celle d'une théorisation des actions de production, de dérivation et de transformation de représentations.»

«— En effet, toute méthodologie de modélisation a pour essence de piloter un processus de construction d'un ensemble de représentations successives.»<sup>65</sup>

---

<sup>65</sup> Guy Caplat / «Modélisation cognitive et résolution de problèmes» / Op. cit. / Chap. 4: «Conception de bases de connaissances» / 4.4.2. «Traduction des principes» / p.168

## 2f / L'ÉMERGENCE DES SAVOIRS SCIENTIFIQUES

Lorenza Mondala<sup>66</sup> scrutait la façon dont émergeaient les savoirs scientifiques à partir de la discussion; — la portée de ses observations pourrait tout aussi bien s'étendre à la praxéologie d'un Renseignement qualitatif pluriel.

Lorenza Mondala:

«C'est dans l'enchaînement d'un tour de parole à l'autre que se construisent les unités thématiques ou argumentatives. Ces dynamiques ne peuvent être contrôlées par un seul locuteur, ni relever de sa seule responsabilité: elles sont co-élaborées par les participants, par leur façon d'appuyer ou non le tour de parole en cours, de le compléter, de le suspendre ou de le contrer.»

«— Dans ce cadre, l'émergence des objets de savoir est extrêmement sensible aux accords et désaccords.»<sup>67</sup>

---

<sup>66</sup> Linguiste, Lorenza Mondala a notamment dirigé, entre 1997 et 2001, le projet intitulé «La Construction interactive du discours scientifique en contexte plurilingue», projet soutenu par le «Romanisches Seminar» de l'Université de Bâle et par le Fonds national de la Recherche.

<sup>67</sup> Lorenza Mondala, «Chercheurs en interaction» – «Comment émergent les savoirs» / Chap.6: «Quatre dimensions fondamentales de l'organisation des pratiques scientifiques» / Presses Polytechniques et Universitaires Romandes (PPUR), Lausanne, 2005 / p.134

## 2g / L'ANALYSE D'HYPOTHÈSES CONCURRENTES

En matière de Renseignement, principalement aux États-Unis, des techniques d'analyse structurée tendent à pallier les tares qui marquent communément l'analyse: données fragmentaires, ou au contraire, pléthore de données impossibles à traiter en temps utile; informations approximatives; amalgames; mésinterprétations; paralogismes; empirisme; subjectivisme...

Parmi toutes ces techniques palliatives: l'Analyse d'Hypothèses Concurrentes<sup>88</sup>; — on y reconnaîtra, en filigrane, les principales étapes génériques des Systèmes Adaptatifs Complexes (SAC).

D'emblée, pour des fins de clarté, le départ y est fait entre les présupposés de la démarche cognitive et les éléments qu'elle appréhende. L'analyste commence par formuler une série d'hypothèses concurrentes, telles qu'elles soient mutuellement exclusives; dans un deuxième temps, il relève ensuite un ensemble d'indices à exploiter; dans un double souci de cohérence et de pertinence, il s'ingénie à les placer au sein des hypothèses qu'il a prédéfinies; enfin il suppute la solidité de ces travaux, les sachant voués à l'argumentation adverse.

---

<sup>88</sup> «Analysis of Competing Hypotheses» (ACH)

Cette méthode corrobore celle décrite plus haut par Lorenza Mondala. L'interactivité des chercheurs se traduit par le partage et par le recoupement des informations, par la mise en lumière des désaccords, par la pondération des thèses respectives, par la sélection et l'homologation des plus pénétrantes et des plus résilientes. Quand bien même elle ne prétend pas à l'objectivité de la science, du moins cette approche plurielle en reprend-elle certains aspects positifs, notamment la vertu heuristique de l'intersubjectivité, laquelle autorise un cheminement cognitif à plusieurs degrés de liberté.

Ce que faisait observer Damien Van Puyvelde<sup>69</sup>.

Damien Van Puyvelde:

«L'ACH, comme bien d'autres techniques d'analyse du même type, permet de structurer la pensée individuelle, et, quand elle est utilisée en groupe, de structurer les interactions entre analystes. Son utilisation en groupe permet aux analystes d'identifier et de discuter leurs points de divergence. Ils partagent ainsi les informations qu'ils trouvent les plus pertinentes, et chacun livre et argumente son point de vue. Une discussion sur le poids de l'évidence que chacun a présenté s'ensuit.»

«— Ceci permet, in fine, de produire une analyse qui ne soit pas personnelle.»<sup>70</sup>

---

<sup>69</sup> Damien Van Puyvelde est Professeur assistant et Directeur de recherches associé au «National Security Studies Institute», à l'Université du Texas «El Paso».

## 2h / LA GÉNÉRATION D'UN RENSEIGNEMENT QUALITATIF

En France, les auteurs du «Livre blanc» – «Défense et Sécurité nationale, 2013»<sup>71</sup> préconisaient un «pilotage stratégique du Renseignement». Résumons-en les temps principaux:

a) La démarche de l'État était appelée à s'appuyer sur une réflexion stratégique pluridisciplinaire, indépendante et originale, intégrant la recherche universitaire comme celle d'instituts spécialisés, le but de cet effort prospectif étant la détection, la localisation et la contextualisation de foyers conflictuels.

b) L'éclairage fourni par ces premiers travaux permettait à la communauté du Renseignement de focaliser son activité.

c) Une fois ces investigations menées à bonne fin, la communauté du Renseignement livrait à l'autorité politique un tableau détaillé de la situation.

d) Ainsi édifiée, l'autorité politique était en mesure d'arrêter une décision à bon escient: prévention sinon intervention, (pour le cas où la prévention eût échoué).

---

<sup>70</sup> Damien Van Puyvelde, «L'Analyse du Renseignement aux États-Unis: entre art et science» / in «Sécurité & Stratégie, n°20 / Sept-déc. 2015 / CDSE / La Documentation Française / pp.29, 30

<sup>71</sup> «Le Livre blanc» – «Défense et Sécurité nationale, 2013» / Chap. 6: «La mise en œuvre de la stratégie» / «Connaissance et anticipation» / Préface de François Hollande / La Documentation Française / pp.70 et suiv.



e) Enfin, placé sous l'autorité directe du Chef de l'État, un Conseil National du Renseignement assurait le pilotage stratégique du Renseignement proprement dit, ayant la charge d'arrêter une stratégie nationale en la matière.

Les quelques pistes ébauchées plus haut suggèrent l'idée pour laquelle nous aurions le plus grand bénéfice à convoquer aussi les ressources du monde académique arabo-musulman. Un Renseignement d'origine humaine est essentiel à l'intelligence des épistémies arabo-musulmanes, tellement que c'est de leur manipulation experte que procède la rhétorique mensongère, fanatisante et recruteuse de Daesh ou d'Al-Qaeda.

Il serait bien myope, en effet, de faire cavalier seul, et de tabler sur le tout technologique; si précieux que soient les outils technologiques, leur emploi ne peut se substituer à l'exercice d'une analyse qualitative, apanage de l'homme.

---

### 3 / RAFFINEMENT ET CONSOLIDATION: UNE ÉCONOMIE INTERACTIVE

#### 3a / LA SCHIZE DE L'INTENTIONNALITÉ

Dans la mesure même où elle a pour objet, non point une matière inerte, mais le conflit de deux volontés antagonistes, capables d'adaptation et d'invention, toute modélisation polémologique suppose la schize de l'intentionnalité:

– d'une part, classiquement, UNE INTENTIONNALITÉ SUBJECTIVE sous-tendra le modèle, qui arrêtera un ensemble de concepts élémentaires, une couverture morphosyntaxique, un système de liens sémantiques et un faisceau d'interprétations;

– d'autre part, UNE INTENTIONNALITÉ OBJECTIVE, celle prêtée plausiblement à l'ennemi par le concepteur du modèle (grilles de lecture, choix du mode de guerre, opérativité, adaptativité, inventivité, degré de résolution, etc.).

#### 3b / LA GESTION DE L'INCERTITUDE

En termes très généraux, le Renseignement a pour but d'éclairer la prise de décision d'un dirigeant, que cette décision soit d'ordre politique ou militaire. On peut imaginer plusieurs façons de procéder:

a) On cherchera à réduire la part d'incertitude gênant notre prise de décision, en drainant une information latente, et, en vertu d'une interprétation lui donnant sens, en la densifiant.

b) On cherchera à instrumentaliser la part d'incertitude affectant l'intelligence de l'ennemi, en convoquant l'information recherchée par le moyen d'un stratagème déceptif mélangeant le vérifiable et le vraisemblable; cela suppose une connaissance intime de l'univers mental de l'ennemi: de ses présupposés, de ses objectifs, de ses failles.

c) On cherchera à combiner ces deux approches.

Carl von Clausewitz:

«(...) la grande incertitude de toutes les données constitue cette difficulté particulière à la Guerre, que l'action s'y poursuit toujours en quelque sorte dans un éclairage crépusculaire qui, comme le brouillard ou comme le clair de lune, donne fréquemment aux choses un aspect étrange et des dimensions exagérées, de sorte que, si le talent ne le devine, c'est au hasard seul qu'il faut s'en rapporter pour tout ce qui échappe à la perception dans cette demi-obscurité.»<sup>2</sup>

---

<sup>22</sup> Carl von Clausewitz, «De la Guerre» / Op. cit. / Livre II: «De la théorie de la Guerre» / Chap. 2: «De la théorie de la Guerre» / 3<sup>ème</sup> facteur – «Incertitude de toutes les données» / p.120

### 3c / UNE MODÉLISATION «OROGÉNIQUE»

D'emblée, posons l'intentionnalité jihadiste comme indifférenciée – comme si la menace était uniformément diluée dans le monde –, ce, dans le propos de prévenir l'apparition de zones aveugles dans notre jugement. Assimilons cette menace provisoire à une surface plane.

Une modélisation 3D transposera en figures les propriétés des informations nous parvenant. De multiples modèles pourront être construits en fonction des variables retenues: intensité de la menace; densité de la complicité; degré de la technicité destructive; destructibilité des cibles potentielles; supputation de l'impact sur l'opinion publique; sur l'autorité politique, sur l'activité économique; etc. Modulable ad libitum, cette «orogénie» donnera un aperçu de l'activité cognitive du Renseignement touchant le terrorisme jihadiste, à un instant donné.

Attendu que tout projet d'attentat tend à la perpétration, les informations afférentes aux préparatifs suivront cette pente, ruisselant par «gravité» jusqu'au «thalweg» le plus proche. Ces «fonds de vallée» sont aussi les fonds de connaissances, dont parlait Guy Caplat; en ce qu'ils autorisent l'attribution de sens, ces fonds permettront de restaurer dans leur intégrité des informations lacunaires ou partiellement erronées.

De là, pour des fins d'optimisation, il sera théoriquement possible de remonter jusqu'aux prémisses de ce résultat provisoire — Quelles eussent-elles dû être pour satisfaire intégralement au résultat proposé?

Cette spéculation conduira à la confection et à la compétition d'une série de modèles heuristiques, les plus performants d'entre eux autorisant la mise sur pied d'opérations de déception<sup>73</sup> à des fins cognitives. Il s'agira de fourvoyer l'ennemi en lui présentant des réalités plausibles, mais sciemment déformées, pour l'amener à nous livrer, à son insu, de précieuses informations.

Alors que toute l'information potentielle du bassin-versant ruisselle jusqu'au «thalweg», dans le cas de l'opération de déception, c'est l'appréciation de l'information par l'ennemi qui sera figurée. Qu'on se représente donc cette appréciation comme la chute d'une pierre visant la «ligne de crête» artificieusement présentée à l'ennemi, et l'on admettra volontiers qu'une erreur initiale d'appréciation, si infime soit-elle, suffira à précipiter la pierre sur l'un ou l'autre des versants, irréversiblement. Au fur et à mesure que la pierre roulera, les effets de la dissymétrie initiale s'accuseront; l'information s'éparpillera.

---

<sup>73</sup> Étymologiquement, le verbe «décevoir» provient du verbe latin «decipere», qui signifie tromper, leurrer. Anciennement donc, le terme de «déception» désignait l'acte de leurrer par une apparence engageante.

Recueil et déception à des fins cognitives, l'ensemble des informations obtenues sera intégré en retour dans le modèle, donnant lieu à un refaçonnement orogénique, sur le modèle épistémique de L'ORDRE MENTAL, précédemment esquissé.

### 3d / DE LA TACTIQUE À LA STRATÉGIE

La potentialisation du Renseignement est d'ordre TACTIQUE. Toute STRATÉGIE ressortit nécessairement à la Raison politique, i.e. à l'intelligence de l'État, ainsi que l'a énoncé Clausewitz.

Carl von Clausewitz:

«C'est que, en effet, lorsque la politique est ce qu'elle doit être — c'est-à-dire lorsqu'elle est l'intelligence même de l'État —, rien ne saurait échapper à son contrôle, et la guerre, quelque intensité qu'elle prenne en raison de l'extrême tension des rapports préexistants, n'en reste pas moins soumise à ses calculs.»<sup>74</sup>

Carl von Clausewitz.

«Si l'on réfléchit (...) qu'on ne peut considérer la guerre que comme un tout organique dont les divers éléments sont inséparables, où, par suite, toutes les activités doivent être dirigées par une pensée

---

<sup>74</sup> Carl von Clausewitz, «De la Guerre» / Op. cit. / Livre I: «De la nature de la guerre» / Chap. 1: «Qu'est-ce que la Guerre?» / § 26. «Toutes les guerres peuvent être considérées comme des actes politiques» / p.46

unique, et tendre vers un seul but, on en arrive nécessairement à reconnaître que, la politique imposant les lignes principales de la guerre, c'est au point de vue seul de la première qu'il faut se placer pour déterminer la direction à imprimer à la seconde.»<sup>75</sup>

### 3e / CE QUI FAIT LA VALEUR DE L'INFORMATION

Pour saisir quelque chose des bouleversements qui secouent aujourd'hui le monde arabo-musulman, pour prévenir l'instauration d'un chaos généralisé dont ne nous parviendrait plus qu'un bruit indistinct, — pour «faire parler» au mieux le Renseignement —, nous aurons besoin d'accroître notre réceptivité, notre capacité de discernement et notre faculté d'interprétation.

La valeur informative des éléments nous parvenant dépendra du bagage, du fonds de connaissances dont nous serons préalablement détenteurs.

— Or le bénéfice de ce fonds de connaissances dépendra du crédit politique que nous aurons préalablement accordé au monde arabo-musulman.

---

<sup>75</sup> Carl von Clausewitz, «De la Guerre» / Op. cit. / Livre VIII: «Le plan de la guerre» / Chap. VI B: «La guerre est un instrument de la politique» / p.877

Guy Caplat:

«L'information portée par un message émis intentionnellement par une source qui lui attribue une signification est, dans le même mouvement, susceptible de modifier les connaissances du récepteur.»

«— Dans cette optique, le potentiel informatif contenu dans un message dépend des connaissances détenues préalablement par le récepteur.»<sup>76</sup>

### 3f / OUVRIR DE NOUVEAUX HORIZONS

Que des États tombent en déliquescence; qu'ils soient menacés de dissolution; inversement, que l'appareil d'État soit confisqué par quelque despote s'érigeant en rempart contre le jihadisme, (sauf à susciter celui-ci en sous-main), et c'est jusqu'à notre sécurité d'Européens qui se trouvera menacée.

— «Die Wüste wächst: Weh dem, der Wüsten birgt!»<sup>77</sup>, clamait Nietzsche. «Le désert croît: malheur à qui recèle des déserts!»

---

<sup>76</sup> Cf. Guy Caplat, «Modèles et métamodèles» / Chap. 6: «Modèle et signification» / Presses Polytechniques et Universitaires Romandes (PPUR) / Lausanne, 2008 / p.167

<sup>77</sup> Friedrich Nietzsche, «Also sprach Zarathustra»



Au lieu que continue de sévir calamiteusement au Proche-  
et au Moyen-Orient une diplomatie occidentale pétrie de  
cupidité et de cynisme; au lieu que la convoitise de ressources  
énergétiques stratégiques et la conclusion de méga-contrats  
commerciaux justifient la collaboration de «démocraties»  
instrumentalisant le jihadisme pour stigmatiser toute opposition  
politique<sup>78</sup>, — l'intérêt bien compris de l'Europe passe par  
l'invention d'une diplomatie proactive et de bon aloi où  
s'articulent la spéciation du génie politique arabo-musulman et  
la production d'un Renseignement qualitatif devenu décisif.

— Sur le modèle des approches constructivistes, rien ne  
nous interdit d'envisager comment, dans une économie  
dialectique, le postulat du génie politique arabo-musulman se  
répercuterait sur la production du Renseignement, et comment,  
en retour, le raffinement du Renseignement contribuerait à la  
consolidation des États menacés.

Puisque la Parole coranique s'est mêlée  
diachroniquement aux cultures rencontrées, le monde arabo-  
islamique contemporain contient synchroniquement toutes les  
variations épistémiques qui l'ont façonné séculairement. C'est  
pourquoi, à prêter au monde arabo-musulman un génie  
politique, nous susciterions la crue buissonnante du Politique.

---

<sup>78</sup> On peut en voir la brillante illustration dans l'attitude de la France à  
l'égard du nouveau maître de l'Égypte, le maréchal Abdel Fattah al-Sissi,  
acquéreur du «Rafale» et des deux porte-hélicoptères «Mistral» refusés à la  
Russie pour sa politique annexionniste.

À la différence d'une arborescence classique, issue d'un tronc principal et se ramifiant régulièrement, une évolution buissonnante fait jaillir asymétriquement, dès le niveau du sol, des rameaux latéraux à foison. Parmi ces tentatives, certaines échouent et sont vouées à l'élimination; d'autres subsistent et prospèrent, susceptibles d'hybridation qu'elles sont même. Ce type de crue favorise la spéciation, i.e. la différenciation structurelle et fonctionnelle des espèces, — en l'occurrence, des formes de modernité politique arabo-musulmanes.

Saurait-elle promouvoir une coopération académique élargie à la sphère arabo-musulmane; créer une synergie transétatique en matière de Renseignement, l'Europe pourrait en escompter progressivement l'assèchement du jihadisme, l'échec de sa rhétorique mortifère, le démantèlement de ses sanctuaires, la capture ou la destruction de ses architectes, la démobilisation de ses cohortes. Peu à peu s'éteindraient les guerres civiles allumées scélératement sous le manteau de la foi; les potentats locaux perdraient de leur ascendant. Les luttes pour l'hégémonie régionale prendraient un tour politique; le cynisme des grandes puissances serait tenu en échec; des peuples devenus politiquement adultes prendraient leur destin en main; partout, le risque d'attentat s'amenuiserait.

---

## ÉPILOGUE

Que le «sultan» et le «tsar» s'entendent pour alimenter les foyers qui consomment le Proche- et le Moyen-Orient; qu'ils s'entendent pour prendre le contrôle des flux migratoires dans le bassin de la mer Noire, et pour les diriger agressivement contre une Europe même exécrée...

Que, pour les exécuteurs jihadistes, ces flux migratoires deviennent leur véhicule de prédilection; qu'en réaction, la vague d'un populisme boueux et brunâtre submerge l'Allemagne...

— Qu'advierait-il de l'Europe?

De quelque ampleur qu'elle puisse être, la riposte à l'attentat n'est jamais qu'un aveu d'échec pour l'État visé: son impuissance à exercer la première de ses prérogatives dira son infirmité rédhibitoire, appelant alors les débordements d'une opinion publique désemparée, irrationnelle et tyrannique.

Celle-ci ne manquera pas de réclamer «des mesures énergiques»: autant dire du pain béni pour les adeptes de la politique du pire (FN/DLF, PEGIDA, AfD, FPÖ, JOBBIK, UDC, etc.), eux que l'on sait être les parangons du pouvoir discrétionnaire, les fossoyeurs assidus des libertés!

Un état d'urgence prorogé ad infinitum est une absurdité, par définition; l'artifice juridique visant à intégrer certaines dispositions de l'état d'urgence dans l'appareil législatif régulier<sup>79</sup>, une imposture.

Les grand-messes républicanistes célébrées en réaction à l'horreur de l'attentat, l'extinction dérisoire de la tour Eiffel, le rituel des bougies pieusement allumées, le dépôt de fleurs et de messages de compassion, les communiqués officiels indignés et réprobateurs, tout cela relève d'une liturgie sécularisée tendant à la purgation du traumatisme collectif: autant dire le degré zéro de l'efficace en matière de lutte contre le terrorisme.

Détection précoce des signaux faibles de radicalisation; établissement de profils à risque; mesures de déradicalisation en milieu carcéral; tarissement des financements jihadistes; octroi restrictif des cartes de paiement prépayées; contrôle des frontières de l'espace Schengen; tenue d'un registre européen PNR<sup>80</sup>..., — si nécessaires qu'elles soient toutes, ces dispositions ne suffiront pas à atteindre la racine du mal.

— Le jihadisme est UN NIHILISME D'ESSENCE POLITIQUE.

---

<sup>79</sup> Cf. le projet de loi présenté devant le Parlement, le 22 juin 2017, par le ministre français de l'intérieur, Gérard Collomb, au mépris de l'avis de la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (CNIL).

<sup>80</sup> PNR pour «Passenger Name Record».

Face à ce défi, il nous faut savoir bâtir un système adaptatif complexe et autotélique, tel que s'y répondent la génération d'un Politique authentique et le raffinement d'un Renseignement qualitatif devenu décisif.

Le postulat d'une forme de modernité politique telle qu'irréductible aux perfections supposées de notre démocratisme devrait être pour nous-mêmes l'occasion de nous interroger quant à la réalité de notre modernité politique, l'occasion de vérifier la justesse et l'actualité de la critique que Machiavel émettait à l'égard de l'apparence transcendante, cette illusion qui nous porte à dépasser par la spéculation les limites de l'expérience...

— Nonobstant la marque moderniste d'une sécularisation généralisée dont s'enorgueillissent nos «sociétés avancées», l'apparence transcendante subsiste: l'universalisme démocratique que nous professons magistralement n'est que la projection horizontale de l'absoluité transcendante que l'on croyait avoir répudiée.

\_\_\_\_\_ FIN \_\_\_\_\_

Le Pont, le 1<sup>er</sup> septembre 2017

François Mastrangelo